

# EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1<sup>er</sup> ou du 16 de chaque mois)  
 France: Un An: 35 fr. - 6 Mois: 18 fr. - 3 Mois: 10 fr.  
 Étranger: Un An: 70 fr. - 6 Mois: 36 fr. - 3 Mois: 20 fr.  
 On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.  
 Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLEON).  
 Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adressez toute la correspondance  
 à l'ADMINISTRATEUR d'Excelsior  
 88, avenue des Champs-Élysées, PARIS  
 Téléph. : WAGRAM 67-44, 67-45  
 Adresse télégraphique : EXCEL-PARI

## UN FOKKER EST EXPOSÉ PRÈS DU FRONT



Depuis quelques jours, un fokker est exposé dans une ville près du front. Tombé dans nos lignes, le pilote allemand a déclaré qu'il avait été victime d'une panne de moteur. L'appareil, dernier modèle, est très élégant, mais les immenses croix noires peintes sur ses ailes suffiraient à l'enlaidir. Le général Gouraud, commandant l'armée de Champagne, est venu l'examiner.



# Tous parlent français !

Ce n'est un mystère pour personne que la Conférence des Alliés s'est tenue récemment à Paris : et on pourrait même dire à quel endroit précis de Paris.

Des hommes illustres représentant beaucoup de pays civilisés se réunirent autour d'une table, et ils discutèrent de problèmes dont le moins qu'on puisse affirmer c'est qu'ils étaient à la fois des problèmes importants et des problèmes actuels. Et tous, on peu s'en faut, discutèrent en langue française. Sans doute, M. Lloyd George s'exprima en langue anglaise, et un secrétaire du Foreign Office traduisit ses observations. Mais les autres employèrent la langue française. Les autres, c'est-à-dire les Italiens, les Serbes, les Russes et les Belges, et les Portugais et aussi les Anglais et même les Français.

On nous assure que le premier ministre de Serbie, M. Pachitch, parla le français avec quelque difficulté. Mais M. Vesnitch le parla avec aisance. Le général Cadorna triompha de tous les obstacles. M. Salandra n'éprouva aucun embarras. Quant à M. Sonnino, il montra que la langue française lui était familière.

Voilà, à moins que je ne me trompe, un petit fait qui ne laisse pas d'être significatif. Je le trouve même assez émouvant. Retenons au moins sa signification. Même si la Conférence des Alliés n'avait pas produit par ailleurs des résultats immenses, elle aurait produit ce résultat qui n'est pas négligeable : elle nous aurait donné la nette perception du rôle que la langue française doit remplir dans l'univers. Nous ne savons pas encore suffisamment que notre langue est une de nos grandes forces nationales. Il faut ne laisser passer aucune occasion de le dire. Répétons-le surtout au moment où cette force nationale est sur le point de s'accroître prodigieusement.

Nous entrons, nous sommes entrés dans une période grandiose et terrible de la vie des peuples où les relations diplomatiques sont particulièrement fréquentes et frémisantes. Or, la langue française était, elle reste la langue diplomatique. Elle l'est depuis plus de deux siècles, et même depuis près de trois siècles. Il n'y a pas apparence désormais qu'elle cesse de l'être avant plusieurs siècles. L'autre jour, les délégués de tant de nations proclamaient de la meilleure façon ce caractère, cette situation, si l'ose m'exprimer ainsi, de la langue française : ils parlaient français.

Jadis, on avait bien essayé — inutilement — d'enlever à notre langue cet avantage. Avantage qui n'était point un privilège. Autrefois, la langue française avait été choisie pour la langue diplomatique parce qu'elle était la langue la plus usitée. La langue française demeure la langue diplomatique parce qu'elle persiste à être la plus usitée dans la société cultivée et parce qu'elle est la plus claire, l'allait à briser la plus franche. Vous n'avez pas oublié, en effet, qu'elle est la seule qui ait une probité attachée à son génie. C'est un mot. Ce n'est pas un vain mot.

Et certains apportaient à la langue française des hommages auxquels nous aurions en bien tort de ne pas nous montrer infiniment sensibles. Vers 1903, un envoyé d'Abdul Hamid, un Turc qui n'était pas encore Jeune-Turc, mais qui le devenait tous les jours — il était déjà germanophile avec ferocité, — était chargé, par son abominable gredin d'auguste souverain, de remettre je ne sais quelle décoration au roi de Grèce. Et il lui adressait son compliment en langue allemande. Le roi de Grèce — il s'appelait Georges alors — répondait en langue française. Quelques années plus tard, la Chine adoptait le français comme langue diplomatique officielle. Et il ne vous échappe pas que si la Chine n'avait pas voulu adopter le français comme langue diplomatique officielle, nous ne lui aurions pas déclaré la guerre pour cela. La Chine rendait simplement à la langue française un témoignage d'autant plus précieux qu'il était plus libre.

Ainsi faisait la Chine en 1912. Quatre ans se sont passés à peine et, maintenant, il advient que le sort de presque tout l'univers va être décidé — en langue française.

Je disais tout à l'heure : c'est un petit fait significatif. C'est peut-être une grande date. Puisse au moins, la constatation du petit fait nous donner le sentiment nécessaire des destinées futures de notre langue et nous donner confiance en ces destinées !

Elles seront belles ces destinées ; et le rayonnement de la langue française s'étendra de toutes parts, si nous daignons y travailler un peu. Oui, la langue française ne demande qu'à rayonner : aidons-la !

J. Ernest-Charles.

# Ce que l'on dit

## En attendant...

Dans le discours qu'il a prononcé à Londres au banquet donné en l'honneur des parlementaires français, M. Asquith a dit les mêmes choses qu'ont déjà dites M. Briand ou M. Ribot. De quoi il faut se féliciter sans étonnement : la France et l'Angleterre étant alliées et absolument d'accord doivent dire les mêmes choses ! Seulement, comme selon le génie des deux peuples l'ordre des pensées n'est pas le même, le discours de M. Asquith nous semble faire apparaître d'une façon frappante les aspects de la résolution commune : tel un nouveau peintre rendant avec son tempérament un paysage déjà connu. Une telle expérience est utile et salutaire.

« La Grande-Bretagne, comme la France, a dit M. Asquith, ont été contraintes de prendre les armes pour empêcher l'Allemagne, autrement dit la Prusse, de se constituer en menace militaire et d'établir son hégémonie sur les nations voisines. »

Et après avoir signalé que, depuis dix ans, l'Allemagne a poursuivi son projet de faire la loi à l'Europe par la force, qu'en violant la neutralité de la Belgique elle a montré sa décision d'établir son hégémonie, même au prix de la guerre, même au prix des traités fondamentaux, M. Asquith a ajouté :

« Le but des Alliés dans cette guerre est de contrecarrer cette tentative, et, ce faisant, de préparer le terrain pour un système international qui assurera à tous les pays civilisés le principe de l'égalité de leurs droits... et que ce règlement ne sera plus jamais entravé ou influencé par les injonctions impériales d'un gouvernement qui est contrôlé par une caste militaire. »

Cette formule est nette. Elle résume l'objectif de tous les Alliés. Il s'agit par conséquent d'une nouvelle organisation de l'Europe sur des bases complètement différentes de celles des traités de 1815. Il y a un siècle, M. de Metternich avait voulu fonder la paix européenne sur un équilibre entre les gouvernements, sans se soucier des droits des peuples et même contre ces droits. Aujourd'hui M. Asquith le proclame : il s'agit de fonder cet équilibre « sur les droits des peuples libres » et, par conséquent, contre la tyrannie de la caste militaire prussienne.

Pierre Mille.

## Petite scène vécue...

Ce grand artiste — un des maîtres du pinceau et du crayon, cherchez parmi les décorateurs illustres — a, depuis plus de quinze ans, passé l'âge où l'on se bat. Mais son cœur est resté ardent, jeune, plein d'enthousiasme, et sa taille haute et droite comme un peuplier.

A ce petit café du boulevard Pereire où il s'arrête chaque matin avant de monter à son atelier, il est comblé de prévenances dues à son beau talent autant qu'à l'affabilité de son caractère.

Tout récemment, comme il déjeunait, un poilu blessé entra, s'appuyant péniblement sur une canne-béquille, et s'assit à la table voisine du maître.

Une jeune femme se hâtant vers la porte frôla la béquille, qui tomba.

— Oh ! pardon, fit-elle simplement.

Puis elle passa...

Alors, plus rapide que le garçon de l'établissement, le vieux artiste se courba, releva la canne et la tendit au poilu, un peu confus du geste spontané de ce vieillard à la boutonnière fleurie de la rosette de la Légion d'honneur.

Et comme les yeux du petit soldat se fixaient sur la tache rouge qui ornait le revers de la redingote du maître, celui-ci eut un sourire :

— Mon ami, dit-il, ma Légion d'honneur ne vaut pas votre croix de guerre...

On sait que le kaiser vient de défendre aux soldats allemands d'écrire leur carnet de route, et l'on sait aussi que c'est par peur des révélations qu'on y peut trouver ! Pareil danger n'est pas à craindre avec les carnets de route du soldat français ! Qu'ils sont joyeux et pittoresques !

Quelques pages, que l'on nous communique du 5 colonial, sont consacrées au « Tout-Paris » dans la tranchée. Et ces pages sont illustrées ! Nos poilus, pour peu qu'ils sachent manier le crayon aussi bien que le fusil, dessinent dextrement « tout ce que Paris leur envoie de bath ! » — dit la véridique légende.

C'est ainsi que ces ners gars de la Hotte ont silhouetté, sur leur carnet de route, Mlles Lucie Arbel, Tissier et Madeleine Mathieu, de l'Opéra-Comique, qui s'en furent récemment chanter, aux armées, Massenet et la Marseillaise. Les marsouins ont écrit sous le « portrait d'après nature » des charmantes actrices :

« Les étoiles, c'est fait pour les marins ! »

\*\*\*

Quelques automobilistes aux armées, à la suite d'un écho paru ici même, se sont émus à la pensée qu'on pourrait les assimiler, même de loin, à la famille haïssable des embusqués.

Ce n'est pas à Excelsior que nous nierons les mérites de ces soldats du volant dont un grand nombre, hélas ! sont morts au champ d'honneur. Notre écho ne racontait qu'une spirituelle boutade d'un de nos généraux et cette boutade n'était justifiée que par un fait exceptionnel.

C'est assurément ce qu'ont compris déjà nos jeunes correspondants.

\*\*\*

La guerre portera-t-elle temporairement préjudice à la vieille et traditionnelle vie de famille des Anglais ? Ce malheur est à craindre, et s'il n'est pas pour durer il n'en attend pas moins à l'une des institutions les plus sacrées de la Grande-Bretagne.

Les domestiques sont introuvables. La main-d'œuvre féminine a été dérivée vers les métiers et industries que délaissèrent les enrôlés. Les ex-cuisinières percent des billets dans le Métro et les femmes de chambre sont allumées de réverbères.

Que devenir ? ont pensé les maîtres. Et ils ont regardé vers les pensions de famille et l'hôtel, havres de salut.

Le home privé est devenu pour beaucoup le home collectif. Au reste, ce n'a pas été sans un déchirement de cœur et l'on peut bien être assuré qu'un jour de la paix nos voisins n'auront qu'un cri, celui qui donne son titre à une excellente comédie française : « La paix chez soi ! »

\*\*\*

On lisait, hier soir, dans le Temps :

De passage à Marseille, M. Emile Faure, député socialiste d'Indre-et-Loire, se tenait, hier, dans un établissement du cours Belin, lorsqu'il aperçut qu'il avait été dévalisé : un adroit filou lui avait tiré son portefeuille, contenant 850 francs en billets de banque et trois récépissés de dépôt représentant la somme de 200.000 francs. M. Emile Faure a porté plainte auprès de la Sûreté marseillaise, qui recherche le pickpocket.

Dans les couloirs de la Chambre, où l'on commentait ce petit événement, on rappelait les débuts modestes de M. Emile Faure qui, en 1910, au moment de son élection, occupait, à la mairie du sixième arrondissement de Paris, un petit emploi de « piéton ».

Cent vingt mille francs... Peste !

\*\*\*

Et le tango ? N'est-il pas trop tard pour en parler encore ? Nous apprimes l'été dernier qu'il s'était réfugié en Amérique, où il faisait les délices de New-York, de Saint-Louis et même de Boston... cependant que la maxixe émigrerait à Vienne.

Aujourd'hui, le tango, continuant sa course à reculons d'astre déclinant, a presque quitté le Nouveau-Monde après l'Ancien — et voilà qu'il apparaît, radieux, en Océanie !

Mais oui ! Les trois journaux en langue hawaïenne qui représentent la presse à Honolulu célèbrent à l'envie le tango, cette danse nouvelle qui charme les mélancolies des belles créoles !

On le danse aussi dans les bars américains à terrasse de lave des îles Sandwich et sous les orangers des îles Mariannes.

Déclin ! Déclin !

\*\*\*

La Société d'archéologie de l'Etat de Washington, aux Etats-Unis, vient de prendre l'initiative de faire apposer des plaques commémoratives sur un certain nombre de monuments auxquels s'attache un souvenir glorieux.

Dans la ville de Richmond, célèbre par ses tabacs, une vingtaine de plaques ont été ainsi scellées sur des murailles illustres. La plus curieuse est assurément celle-ci, que l'on peut lire juste au-dessus de l'entrée d'un bar bien connu dans la 18<sup>e</sup> rue par les qualités de ses alcools et le nombre imposant d'ivrognes qui y font honneur chaque jour :

« C'est ici que William Henry Harrison, neuvième président des Etats-Unis, a étudié la médecine. »

Comme client ou comme médecin attaché à l'établissement ?

Le Veilleur.



## LA GUERRE RACONTÉE PAR LES ÉCRIVAINS QUI LA FONT

### Un concert aux étoiles

Ce qu'on rigole, ce soir! Tout le monde veut rire, tout le monde rit, pour des bêtises, pour rien. Pendant les quinze jours de branchée, qui ont été durs, on a mis de la joie de côté. Aujourd'hui, on casse la tirelire. Tout à l'heure, dans la salle archi-bondée du petit café, on se disputait des bouteilles de blanc en braillant. Mais à huit heures les débits doivent fermer. Alors on est parti en bande à travers la campagne et dans cette clairière où un tertre vert se dresse à propos, comme une scène, on a improvisé un concert.

Cela s'est fait tout seul, en un clin d'œil. Entre deux arbustes fleuris, les artistes chantent et, assis au premier rang, en tailleurs, des camarades les éclairent avec leurs lampes électriques : c'est la rampe.

On reprend les romances en sourdine et les voix trahissent sur les mots d'amour, pour les goûter mieux. Pour les chansons comiques, les refrains connus, on chante tous ensemble, à tue-tête, et l'artiste se fatigue à vouloir se faire entendre, malgré les chœurs. On ne connaît pas l'air, tant pis! On crie avec les autres.

Pour récompenser le chanteur qui s'arrête, la voix cassée, quelqu'un prend le flexible arbuste et l'incline halamment, comme un bouquet blanc.

— Prends ça, je te dis, tu y as droit : c'est ta gerbe...

Dans l'ombre, on entrevoit des taches blanches que le vent ondule : du linge de soldat qui sèche.

Mais avec ces romances, cette nuit claire, on peut croire à des robes blanches qui s'attardent; on peut rêver que des femmes sont là, tout près, qui nous écoutent. On ne leur parlerait pas, non; rien que pour leur présence, les sentir là...

Qu'on est bien, renversé sur l'herbe, le cœur et les yeux pleins d'étoiles. On dirait qu'on rêve et que la voix qui chante vient du passé :

Tous les mots sont crus et les serments  
C'est l'amour qui s'éloigne en pleurant  
Tout bas... à bas... Adieu, la Rivière...

Les voix s'effondrent, la chanson meurt... On ne voit plus rien voir : les soldats, la guerre... Elles ne sont pas si tristes, dans l'ombre, nos capotes pâles. Tu n'aimerais pas une robe de cette couleur-là?

La lune monte sans hâte derrière les sapins aux mailles fines : une coquette qui se cache sous sa mantille. Comme vous êtes pâle, ce soir, jolie madame!... La nuit est piquée de tant d'étoiles qu'on dirait qu'elle crible de l'or dans son van bleu. On est bien, si bien sous la caresse du vent doux. Les esprits sont loin, loin... Paris, le village, le mail tranquille, le lit blanc aux draps brodés ou bien le grand lit de province, avec son ventre rouge qu'on enfonce d'un coup de poing... chez soi!

Le souvenir des joies passées vous fond dans la mémoire comme une pâte exquise. Et les voix chantent toujours :

Ferme tes jolis yeux  
Car les heures sont brèves...  
Au pays merveilleux,  
Au doux pays du rêve...ve...

Soudain, sur la route, on entend un pas égal de troupe en marche. Qui est-ce? Ils approchent... On les reconnaît aussitôt à leur brassard blanc. Les premiers portent sur l'épaule des brancards roulés, ceux qui suivent poussent de légères voiturettes à deux roues. L'un d'eux tient une lanterne dont la clarté jaune danse autour de lui comme un chien fou. Le régiment du silence qui s'en va...

— Allons, quoi, tu nous en chantes encore une?  
— Non, sans blague, je ne sais plus rien...

Roland Dorzelès.

## EN GRÈCE

### Une crise ministérielle est virtuellement ouverte

ATHÈNES, 12 avril. — La *Bestia* écrit :

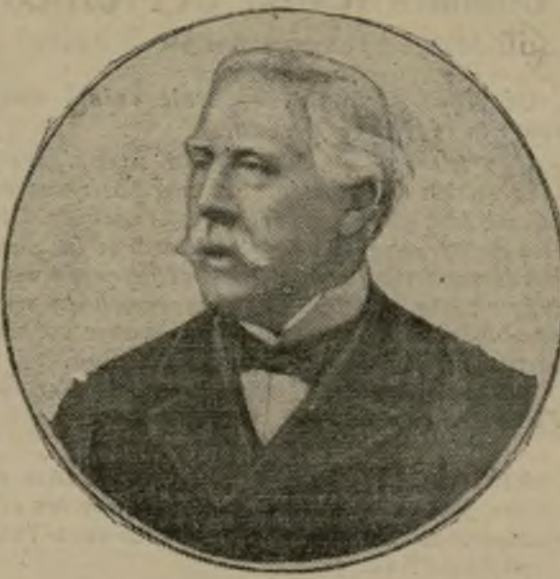
« Les relations du gouvernement avec les puissances de l'Entente sont telles que les bruits concernant une crise ministérielle prennent de la persistance. »

« Si nos renseignements sont exacts, la situation préoccupe les milieux responsables et des efforts sont tentés en vue d'un remaniement devant nous sortir de l'impasse actuelle. »

« Des deux solutions qui paraissent devoir intervenir, celle d'un cabinet émanant du Parlement et ayant probablement à sa tête M. Rallis paraît la plus probable; car de nombreux membres du Parlement lui ont promis leur concours. »

« Quelques ministres du cabinet actuel se retireront, ce qui permettra la formation d'un nouveau cabinet dans une délai très court. »

## LORD BERTIE OF THAME



LORD BERTIE

Lord Bertie of Thame, ambassadeur de Grande-Bretagne à Paris, a pris possession de son siège hier à la Chambre des lords, selon le cérémonial habituel. Lord Bertie of Thame a prêté serment et a signé ensuite au registre de la Chambre. Ses parrains étaient lord Sanderson et lord Ribblesdale.

### LA RÉFORME DE L'HEURE

## LE KAISER A DÉCIDÉ de la réaliser chez lui

Est-ce une raison suffisante?...

Par 8 voix contre 2, la commission du budget s'est ralliée, hier, en ce qui concerne la proposition Honnorat relative à la modification de l'heure, à l'amendement de MM. J.-L. Breton et Landry dont nous avons donné, hier, le texte et qui donne au gouvernement la faculté de réaliser la réforme par décret.

M. André Honnorat s'était lui-même rallié à cet amendement.

Faisons remarquer, à ce sujet, que, d'après une dépêche de Genève, une ordonnance du Conseil fédéral de l'empire allemand en date du 6 avril 1916 vient de prescrire qu'à partir du 1<sup>er</sup> mai et jusqu'au 30 septembre l'heure légale allemande sera le temps solaire moyen du 30<sup>e</sup> degré longitude est de Greenwich. Le 1<sup>er</sup> mai 1916 commencera le 30 avril 1916 à 11 heures du soir, heure actuelle. Le 30 septembre 1916 finira une heure après minuit.

Ce précédent doit-il nous déterminer?... Nous saurons mardi ce que la Chambre en pense.

### Et dire que...



ont été des petits bébés comme ceux-ci...



(D'après le *Novoje Vremia*, Pétersbourg.)

Ayuntamiento de Madrid

## LA BATAILLE DE VERDUN

### Lenteurs et hésitations de l'ennemi

Après leur grande et infructueuse offensive de dimanche, les Allemands sont revenus à la méthode d'attaques partielles et alternées qu'ils avaient pratiquée durant les trois semaines précédentes. Il est permis de se demander pourquoi.

Les journaux allemands répondent avec une suspecte unanimité que c'est pour obtenir les meilleurs résultats au meilleur compte. Cette explication est inadmissible.

En effet, ce ne sont pas les mêmes troupes qui ont attaqué successivement nos lignes, depuis dimanche, entre Avocourt et Cumières. Quand une troupe vient de donner l'assaut, si on la déplace, c'est pour l'envoyer se refaire à l'arrière, non pour appuyer à son épuisement la fatigue d'un transport et l'épreuve d'une attaque au sortir du train ou du convoi.

Dans ces conditions, on ne voit pas ce que les Allemands gagnent à engager successivement des effectifs qu'ils pourraient jeter à la fois sur l'ensemble de nos lignes. Mais on voit ce qu'ils perdent : la chance de nous surprendre sur un point, pendant que nous donnerions tout notre effort sur un autre.

D'autre part, leur intérêt pressant serait d'aller vite en besogne, parce que le printemps s'avance. Vers la fin du mois, les opérations seront reprises sur le front de Russie. Avant le commencement du dégel, nos alliés ont conquis dans la région septentrionale de ce front des points d'appui qu'ils utiliseront pour une offensive ultérieure et que les Allemands devront s'efforcer de leur arracher à tout prix. C'est alors que le maréchal Hindenburg pourra se retourner vers le prince impérial et lui dire, s'il l'ose : « Qu'as-tu fait de nos légions ? »

Ainsi les lenteurs calculées de l'offensive allemande devant Verdun ne peuvent se justifier par aucune raison militaire. On est amené à cette conclusion que l'état-major de nos ennemis fait traîner les opérations parce qu'il ne leur prévoit pas une issue favorable. Aussi longtemps qu'elles ne sont pas terminées, il est possible d'entretenir la confiance et même l'espérance du public. Ce sont là des considérations étrangères à toute stratégie qui, pourtant, ont leur valeur dans une guerre qui, comme celle-ci, met en jeu non seulement la force armée, mais toutes les énergies de la nation.

Attendons-nous donc à des reprises de l'offensive ennemie, coupées d'entrâcles savamment prolongées qu'on expliquera tantôt par la nécessité de préparer longuement les attaques prochaines, tantôt, comme hier, par de « mauvaises conditions de visibilité » ; mais, quel que soit le résultat immédiat de ces épisodes, quelle que soit la longueur des intervalles qui les séparent, le dénouement ne paraît plus douteux à l'heure actuelle. C'est pourquoi l'ennemi montre si peu de hâte à le connaître.

Jean Villars.

### LA NOTE ALLEMANDE SUR LE CAS DU "SUSSEX"

## L'Allemagne nie tous ses crimes

GENÈVE, 13 avril. — A la question posée par le gouvernement des États-Unis relativement à l'attaque du *Sussex* et de quelques autres navires, le gouvernement allemand répond par une note amplement développée dont voici les points essentiels :

Les navires dont il s'agissait sont les vapeurs *Sussex*, *Manchester-Engineer*, *Englishman*, *Berwina-Vale* et *Eagle-Point*.

Le gouvernement allemand se excuse de la manière suivante. Le *Berwina-Vale* a été réglementairement averti et n'a pas tenu compte des sommations. Pareillement, l'*Englishman*. A l'égard du *Manchester-Engineer*, il n'est pas établi que le sous-marin torpilleur soit allemand. Quant à l'*Eagle-Point*, il a été sommé réglementairement de s'arrêter et il a continué sa route. Dans ces différents cas, dit la note allemande, les sous-marins allemands ont accordé le temps voulu pour le sauvetage.

Reste le *Sussex*.

Ici, le stratagème du gouvernement allemand change : il ne connaît pas le *Sussex*, nul sous-marin ne l'a attaqué ni aperçu.

« Il a été établi, dit la note de M. de Jagow, que, le 24 mars, vers le milieu du canal de la Manche, une longue embarcation noire, sans pavillon, avec une cheminée grise et un petit pont gris ainsi que deux grands



mâts avait été atteinte par un sous-marin allemand. Le commandant allemand a eu la conviction absolue qu'il se trouvait en présence d'un navire poséur de mines du nouveau type anglais *Arabis*. Il fut amené à cette conviction par la structure propre à la guerre de ce bâtiment, par sa couleur, par sa grande vitesse et par la route qu'il suivait, qui n'est pas celle ordinairement suivie par les navires marchands. C'est pourquoi il a attaqué ce navire à 3 h. 35 de l'après-midi : la torpille provoqua à l'avant du navire une si violente explosion que tout l'avant fut détruit jusqu'au pont. L'explosion, particulièrement violente, donna à conclure avec certitude que de grandes quantités de munitions se trouvaient à bord. Le dessin du navire établi par le commandant du sous-marin allemand a été comparé avec l'image du *Sussex*, donnée par un journal anglais. Cette comparaison montre que le *Sussex* ne peut être identifié avec le navire attaqué. Aucune autre attaque ne s'est produite à l'heure et à l'endroit en question. C'est pourquoi le gouvernement allemand admet que la perte du *Sussex* est due à une autre cause.

Par conséquent, innocence complète de l'Allemagne, à qui il ne reste plus, pour prouver combien elle est sincère, qu'à demander l'institution d'une commission mixte qui fera une enquête « conformément à la Convention de La Haye ».

Pour répondre aux allégations de M. de Jagow, il suffit de rappeler que des fragments de torpille ont été découverts dans la coque du *Sussex*; que le gouvernement français est en possession de documents lui donnant le nom du commandant et le numéro du sous-marin qui coula le *Sussex*; qu'il connaît, avec précision les pérégrinations de ce sous-marin avant son dernier crime; que d'ailleurs les officiers et les matelots du sous-marin allemand détruit le 5 avril ont confirmé tous les renseignements que l'on possède sur ces différents points.

### LES PARLEMENTAIRES FRANÇAIS à Glasgow

GLASGOW, 12 avril. — Dans son discours de bienvenue aux parlementaires français, le marquis Graham a recommandé de ne pas exagérer la signification des grèves.

« Tout ce bruit, a-t-il dit, est le fait d'une infime minorité. La grande majorité des ouvriers écossais est loyale et décidée à vaincre. »

### LE RÉDUIT D'AVOCOURT (28 mars 1916)

La reprise du réduit d'Avocourt, le 29 mars, est l'un des plus beaux épisodes de la bataille de Verdun.

Les premiers échelons du bataillon de tête du ... et du ..., qui formaient les troupes d'attaque, se portèrent sur la lisière du bois et franchirent les débris des réseaux de fils de fer hachés par la préparation de l'artillerie.

L'ennemi ne se révèle qu'à quelque distance de la lisière et un combat corps à corps s'engage alors sur tout le front et aboutit à la prise des boyaux et des abris.

À 2 h. 1/2, le calme cesse tout à coup sur tout le front. Les Allemands attaquent à la grenade avec une extrême violence, surtout sur la face ouest de l'ouvrage. Enfin, le feu de notre artillerie, ininterrompu pendant trois heures, constitue un barrage d'une extrême puissance qui empêche l'afflux des renforts ennemis et écrase les éléments d'assaut qui se replient.

À 2 heures de l'après-midi, l'attaque est brisée. L'ennemi se retire en laissant devant nos lignes et parmi nos réseaux, des monceaux de morts et de blessés. Nos hommes, sans prendre de repos, se remettent immédiatement à l'aménagement des dispositions défensives.

On ne dira jamais assez l'extraordinaire dépense d'énergie qu'il faut à une troupe pour se maintenir après l'effort de l'assaut.

La direction de l'attaque avait été confiée, par le commandant de la brigade, au lieutenant-colonel de M., qui commandait l'un des deux régiments.

Pourquoi faut-il que nos succès soient payés trop souvent de pertes pareilles? Le lieutenant-colonel de M. fut tué à 4 heures du soir, dans le réduit d'Avocourt qu'il avait conquis, par un obus qui frappa en même temps l'officier d'état-major qui l'accompagnait. Il avait mené le combat avec son calme et son intrépidité habituels.

Or, il avait un fils qui servait comme sous-lieutenant dans un autre régiment de la brigade. Le bataillon de celui-ci était en soutien et ne fut engagé que le 29 au soir. La nouvelle de la prise du réduit avait déjà couru dans la troupe. Comme il passait devant le poste de commandement du colonel commandant la brigade, le jeune sous-lieutenant s'approche de son chef, qu'il connaissait, et lui dit, tout joyeux : « Eh bien! mon colonel, vous êtes content de mon père? » Le colonel, connaissait la double nouvelle. Il lui tendit les bras et répondit : « Ah! mon pauvre petit ! »

Ainsi le lieutenant de M., apprit la mort de son père. Un peu plus tard, il pénétrait lui-même dans le réduit d'Avocourt où il retrouvait et veillait la dépouille paternelle.

## COMMUNIQUÉS OFFICIELS du Jeudi 13 Avril (620<sup>e</sup> jour de la guerre)

**QUINZE HEURES. — Nuit calme dans toute la région de Verdun.**

**Une attaque allemande, qui se préparait hier en fin de journée vers nos positions de la cote 304, n'est pas sortie des tranchées. Les tirs de barrage de notre artillerie et le bombardement dirigé par nos batteries du secteur voisin sur les colonnes ennemies rassemblées dans le bois de Malancourt paraissent avoir fait avorter cette opération.**

**Aucun événement important à signaler sur l'ensemble du front.**

**VINGT-TROIS HEURES. — Entre Oise et Aisne, activité de notre artillerie sur les organisations ennemies de Moulin-sous-Touvent et de Nampcel.**

**À l'ouest de la Meuse, bombardement continu de la cote 304 et de notre front le Mort-Homme-Cumières.**

**À l'est de la Meuse et en Woëvre, activité moyenne de l'artillerie. Aucune action d'infanterie au cours de la journée.**

**Une de nos pièces à longue portée a tiré sur la gare de Novéant-sur-Moselle et sur le pont de Corny (nord de Pont-à-Mousson). Un incendie s'est déclaré dans les bâtiments de la gare.**

**Journée calme sur le reste du front.**

## AUTOUR DE LA BATAILLE

### La réserve de la presse allemande

D'après les journaux autrichiens, le 3<sup>e</sup> corps brandebourgeois a été presque complètement anéanti près de Douaumont. Les 7<sup>e</sup>, 15<sup>e</sup> et 18<sup>e</sup> corps ont perdu de 35 à 40 0/0 de leurs effectifs. Cette franchise des feuilles viennoises est symptomatique. Elle est à rapprocher des déclarations du *Nouveau Journal de Stuttgart* qui, parlant des combats de Verdun, déclare :

Si ces combats avaient pour but la prise de Verdun, il est évident que les journaux alliés auraient absolument raison de parler d'une victoire de l'armée française, mais il ne s'agit nullement de la prise d'une forteresse. La bataille engagée a un but tout autre et ce but est la destruction complète et définitive des forces de nos ennemis.

La *Deutsche Tageszeitung* n'est pas moins réservée :

Au début de notre offensive, dit-elle, beaucoup d'Allemands, dans un optimisme exagéré, escomptaient la chute de Verdun pour un délai très proche; maintenant ils sont sceptiques et ne croient plus à la prise de la ville.

Pourquoi ne reconnaissons-nous pas mieux, en Allemagne, le courage et l'abnégation de nos soldats? Songons que notre commandement a pour principe d'atteindre le plus de résultats possible avec un minimum de pertes. Nous jugerons alors la situation d'une façon plus calme et équitable et nous cesserons d'espérer des choses irréalisables. Nos troupes ont encore beaucoup à faire.

### Le moral de nos troupes

Le *Daily Mail* publie la lettre suivante écrite par un combattant de Verdun :

« Je sors de la fournaise encore stupide. Le tumulte produit par la chute des obus est indescriptible; en certains points le pays paraît secoué par plusieurs tremblements de terre à la fois. Mais ce fut magnifique. J'ai eu d'un champ de bataille une vision inimaginable, tout ensemble cauchemardesque et féerique. Obus roulant, hurlant, éclatant sans répit ni cesse, secouant la terre... et nous; fusillade ininterrompue, fumée, débris impalpables, odeur de sautoir, de terre humide et de pourriture; et au milieu de ce chaos, dans les champs, au pied des pentes, des démons couverts de boue, les yeux hagards, immobiles sous l'averse d'acier et la grêle de plomb, mais perdant patience peu à peu et se ruant finalement à découvert, rampant par terre, creusant un trou à la hâte derrière leur havresac, et de derrière cet abri, tirant, comptant les coups, s'interpellant, lançant des boutades, indifférents au danger, bref, sublimés. »

J'ai cru que nous y resterions tous. Pendant des jours et des nuits, nous avons vécu dans cet enfer. Nos rangs se clairsemaient sur une position immuable. Par un miracle d'énergie, nos corps tenaient bon et se refusaient à céder du terrain. Les officiers tombaient, les sergents, puis les caporaux, puis les hommes surgissaient, prenaient le commandement et on obéissait.

Les artilleurs étaient superbes. Quand tu écriras à Charles, dis-lui que son régiment fut hors de pair. Ces diables-là hissèrent leurs batteries sur la première colline qui se trouvait devant eux et, sans abri, sans masque, tirèrent autant qu'ils pouvaient. Sous un ouragan d'obus de 210 et de 305, qui les démolissaient, ils servaient leur pièce comme s'ils étaient à l'exercice. Leur feu de barrage fut splendide. On pleurait d'enthousiasme et d'admiration. »

## Au secours de Townsend

LONDRES, 13 avril. — La situation du général Townsend, assiégé depuis quatre mois dans Kut-el-Amara, inspire autant d'inquiétudes que sa glorieuse défense suscite d'admiration. Après avoir culbuté, dans sa marche vers Bagdad, une



des deux divisions turques qui s'opposaient à la sienne, il se vit pressé à Clésiphon par les troupes que von der Goltz dirigea contre lui et qui se composaient de quatre divisions.

Retranché dans son camp de Kut-el-Amara, il repoussa victorieusement de violents assauts, et depuis lors, c'est-à-dire depuis Noël 1915, l'ennemi s'est contenté de l'investir, comptant sur le manque de vivres ou de munitions pour avoir raison de lui.

Une colonne de secours est organisée. Malheureusement, le général Aymler, qui la commande,



échoué, après de brillants succès et le général Kemhal n'est pas plus favorisé. La situation de Townsend est alors jugée désespérée.

Toutefois, le général Gerring reprend l'offensive; le 5 avril, il emporte les positions d'Umm-el-Heuna, puis celles de Falahihal et de Saunahyah. Le succès est encore incomplet : Townsend n'est pas délivré, mais l'armée de secours n'est plus séparée de lui que par 25 kilomètres et l'on peut espérer la réunion prochaine des deux armées.

## ESSAD PACHA REÇOIT LES INSIGNES de grand-officier de la Légion d'honneur

Le président de la République a remis hier les insignes de grand-officier de la Légion d'honneur à Essad pacha qui lui fut présenté par M. de Fontenay, ministre de France en Albanie, et M. Krajewsky, délégué français à la commission du contrôle d'Albanie. Le président du gouvernement d'Albanie s'est montré profondément touché de l'accueil qui lui fut fait et remercia en disant qu'il espérait bien que le moment était proche où il se rendrait encore plus digne de l'insigne honneur que la France venait de lui faire.



# DERNIERE HEURE

## La guerre sous-marine coûte au Danemark quarante et un millions

LONDRES, 13 avril. — Selon une dépêche de Copenhague à l'Exchange Telegraph, 42 navires danois ont été coulés par des mines ou par des sous-marins allemands depuis le début de la guerre. La valeur de ces navires est évaluée à 16 millions de francs et celle des cargaisons à 25 millions. 87 hommes ont trouvé la mort dans ces naufrages.

### Nouveaux navires coulés

LA HAYE, 13 avril. — Un chalutier hollandais vient de ramener l'équipage du vapeur danois *Borthen*, vraisemblablement coulé près de Doggerbank.

LONDRES, 13 avril. — Le Lloyd annonce que le bateau anglais *Inverlyon* a été coulé par un sous-marin. Douze hommes de l'équipage ont été rescapés.

BARCELONE, 13 avril. — Le vapeur hollandais *Danemark*, venant du Mexique, a débarqué neuf marins, dont plusieurs blessés, appartenant à l'équipage du voilier russe *Imperator*, torpillé par un sous-marin autrichien.

MADRID, 13 avril. — On mande de Soler que le vapeur espagnol *Mallorca* a ramené 28 naufragés du vapeur anglais *Argus*, torpillé par un sous-marin allemand. On ignore le sort du reste de l'équipage.

BARCELONE, 13 avril. — Le vapeur *Villona* est arrivé ce matin avec cinq officiers et vingt et un marins du vapeur anglais *Argus*, torpillé par un sous-marin allemand. On ignore le sort du reste de l'équipage.

## L'Espagne réclame une sanction pour le torpillage du "Santanderino"

MADRID, 12 avril. — Sous le titre : « Avant tout, l'honneur national », la *Correspondencia Militar* écrit :

« Le cas du *Santanderino* réclame une vigoureuse et explicite protestation nationale. Le navire espagnol portait peintes à la poupe les couleurs nationales; il naviguait loin des eaux belligères et il rentrait dans sa patrie. C'étaient là des motifs suffisants pour obliger les forces de la marine allemande à le respecter : en faisant le contraire, il convient que l'Allemagne le sache, elle a blessé la dignité espagnole et causé de graves torts aux intérêts des empires centraux, principalement à l'Allemagne elle-même. Les indiscutibles sympathies dont jouissent ici les ennemis de l'Angleterre et l'esprit chevaleresque qui a animé constamment l'Espagne à l'égard de l'Allemagne ne sauraient, en aucune façon, permettre de porter atteinte à l'honneur espagnol ni de profaner le drapeau.

« L'histoire témoigne comment agissent les Espagnols pour de telles offenses.

La *Correspondencia Militar* termine en invitant le gouvernement à être très énergique.

### Comment fut torpillé le "Vega"

PALMA-DE-MALLORCA, 13 avril. — La maille de Barcelone *Jaime II* a rencontré des barques de sauvetage qui portaient l'équipage du vapeur français *Vega*, matriculé à Marseille et dont le capitaine a déclaré qu'il venait de Bahia (Brésil).

Le *Vega* avait rencontré un sous-marin qui venait de couler un vapeur anglais de 10.000 tonnes et un voilier russe.

Le commandant du sous-marin a déclaré au capitaine, par l'intermédiaire d'un interprète, que, si au lieu d'un navire français il s'était agi d'un bâtiment anglais, le torpillage aurait eu lieu sans avis préalable.

Il ajouta qu'il donnait quelques minutes à l'équipage pour se sauver, après quoi, il lança une torpille et tira deux coups de canon qui ont coulé rapidement le *Vega*.

Le dernier était le bâtiment qui avait sauvé 143 passagers du vapeur espagnol *Principe-de-Asturias*.

### M. Wilson se recueille

WASHINGTON, 13 avril. — En présence de la gravité de la situation causée par la question de la guerre sous-marine et par les dernières représailles du Mexique, M. Wilson, qui devait parler à New-York vendredi soir, s'est fait excuser.

### APRES DIX MOIS D'ENQUETE

## QUATRE ALLEMANDS auteurs de nombreux attentats sont arrêtés à New-York

NEW-YORK, 13 avril. — La justice a fait arrêter, hier soir, quatre individus, dont trois employés d'une compagnie allemande. Ils sont inculpés de fabrication de bombes incendiaires et de leur placement à bord de bâtiments transportant des munitions pour les Alliés.

Ces individus sont : Ernest Becker, électricien à bord du *Kaiser-Friedrich-der-Grosse*, supposé avoir avoué la fabrication de certaines de ces bombes; Charles von Kleist, surveillant à la Compagnie de produits chimiques de Hoboken, qui a avoué que les bombes étaient chargées dans les usines de cette Compagnie; Otto Wolpert, surveillant des quais d'embarquement de la Compagnie de navigation *Atlas*, accusé d'avoir reçu les bombes complètes, et Bode, surveillant des quais d'embarquement de la Compagnie de navigation *Hamburg America* qui a admis avoir agi en qualité d'agent de von Papen, l'ex-attaché militaire allemand, et qui est également accusé de la répartition des bombes.

Becker a reconnu qu'une fabrique de bombes avait été aménagée à bord du *Kaiser-Friedrich-der-Grosse* et que les bombes étaient délivrées à von Kleist qui les chargeait et les répartissait. Effectivement, plusieurs bombes ont été trouvées au domicile de von Kleist et dans l'usine où il était surveillant.

Il est hors de doute que le complot possède de multiples ramifications. D'autres personnes soupçonnées de complicité n'ont pas encore été arrêtées.

Ces arrestations sont dues au résultat d'une enquête ouverte en juin dernier sur la plainte du gouvernement français qui fit savoir aux autorités que des bombes non explosées avaient été trouvées dans des sacs de sucre à bord du vapeur *Kirk-Oswald*.

### Un consul d'Allemagne a menti à la Hollande

LONDRES, 13 avril. — On mande de Rotterdam au *Daily Mail* :

« Le consul général d'Allemagne à Rotterdam étant reconnu l'auteur de la fausse nouvelle d'un ultimatum anglais à la Hollande, nouvelle qui a trompé le gouvernement hollandais et jeté l'alarme dans le pays, les députés libéraux voulaient que le gouvernement prenne contre lui des mesures de rigueur. »

### A Cologne, des désordres sont réprimés par la troupe

LA HAYE, 13 avril. — Un renseignement privé confirme l'agitation déjà signalée parmi la population de Cologne.

Du 17 au 19 mars, d'importants passages de troupes allant vers Verdun immobilisèrent, non loin de la gare, des trains de blessés; la population l'apprit et manifesta sa colère avec tant de violence que la troupe dut intervenir et tirer. Les désordres continuèrent plusieurs jours, pendant lesquels tous les voyageurs furent consignés à la gare sans pouvoir entrer en ville.

### Le cabinet portugais reste au pouvoir

LISBONNE, 13 avril. — Les difficultés qui s'élevaient produites au sujet de divergences de vues relatives à la question de l'amnistie, sont définitivement écartées. Le cabinet actuel reste aux affaires.

## NOUVELLES ET DÉPÊCHES

LONDRES, 13 avril. — Une dépêche d'Amsterdam annonce que le docteur Dobson, associé aux œuvres humanitaires de miss Cavell, a été arrêté à Bruxelles par les Allemands.

GENÈVE. — Le gouvernement de Sofia a décidé de nommer le général Jekof gouverneur de Macédoine. Il lui sera adjoint une commission spéciale à la tête de laquelle le général Daniloff a été placé.

ATHÈNES. — La *Nea Hellas* apprend que les Turcs ont pillé et incendié les couvents russes de Saint-André, Panteleimon et du prophète Elie à Galata. Avant l'incendie, ils ont jeté à la rue les icônes.

## Comment l'Angleterre se propose d'augmenter ses effectifs

LONDRES, 13 avril. — Le gouvernement considère comme peu probable que le Parlement vote la motion présentée par sir Ed. Carson.

Il serait possible que le gouvernement introduisît un projet étendant l'obligation du service militaire à tous les jeunes gens qui atteignent, cette année, dix-huit ans. 350.000 seraient ainsi mis à l'instruction. Avec les recrues mariées du système de lord Derby, on disposerait d'un contingent d'hommes suffisant pour plusieurs mois.

### Sir Robinson paie l'équipement de 50.000 hommes

LONDRES, 13 avril. — On mande de Johannesburg au *Daily Telegraph* :

Sir Joseph Robinson, le riche propriétaire de mines, vient d'offrir une somme considérable pour permettre l'envoi de 40.000 à 50.000 hommes destinés à venir en aide à l'Angleterre.

« C'est en Europe, a-t-il dit, que le sort de la guerre se décidera. »

Sir J. Robinson pria donc le gouvernement d'imiter le Canada et l'Australie qui ont fait leur devoir de loyaux sujets anglais, en aidant la mère-patrie à soutenir la civilisation et à venger les méfaits commis.

## SUCCÈS ITALIENS SUR LE SPERONE & LE SAN-MICHELE

ROME, 13 avril. — Commandement suprême :

Dans la vallée du Ledro, pendant la nuit du 11 au 12 avril, l'ennemi, par une attaque violente et soudaine, a réussi à faire irruption dans les parties de tranchées occupées par nous sur le Monte Sperone.

Le soir du 12 avril, après une intense préparation d'artillerie, nos troupes ont contre-attaqué et ont réussi, après une lutte acharnée, à reconquérir ces positions et à réaliser de nouveaux progrès sur les roches du Monte Sperone.

Dans la vallée de Sugana, dans de petites et brillantes rencontres, notre infanterie a pris à l'ennemi vingt-deux prisonniers, dont deux officiers.

Dans le bassin de Plezzo, durant la nuit du 12 avril, l'adversaire a assailli en forces nos positions de Ravnitz.

Arrêté d'abord par notre feu, il a été ensuite contre-attaqué et repoussé.

Une tentative de l'ennemi de faire irruption sur Invercek a subi le même sort.

Sur le Carso, nos hardis détachements se sont approchés des tranchées ennemies entre San Michele et San Martino, les ont bouleversées à l'aide de bombes et de tubes explosifs.

Sur tout le front, les duels d'artillerie continuent. Notre tir a provoqué de nouveaux et graves dommages dans le fort de Luserna et a causé des incendies dans la zone de Caldazzo; notre canonade a dispersé, en outre, une colonne ennemie dans la vallée de Lepenja (Isanzo).

## Nouvel échec allemand à l'ouest du lac Narotch

PÉTROGRAD, 13 avril. — Communiqué du grand état-major :

### FRONT OCCIDENTAL

Après une préparation d'artillerie, les Allemands ont tenté d'approcher d'un secteur de la tête de pont d'Iskul; ils ont été repoussés par notre feu.

Sur le front des régions de Jacobstadt et de Drinsk, duels d'artillerie.

A l'ouest du lac de Narotch, le 12 avril, à 6 heures du soir environ, l'ennemi a canonné violemment nos positions; peu après, il s'est armé du côté du village de Mokritsa par petits groupes d'abord, et en fortes colonnes ensuite. Le feu de notre artillerie a dispersé les Allemands qui se sont repliés sur leurs tranchées.

### FRONT DU CAUCASE

Des tentatives turques pour reprendre des secteurs importants du front ont été dernièrement enlevées, ont échoué complètement.

Au cours d'une lutte, l'ennemi a employé un liquide spécial empoisonné, dont il a arrosé nos tranchées.



## Une tournée d'inspection d'Enver pacha



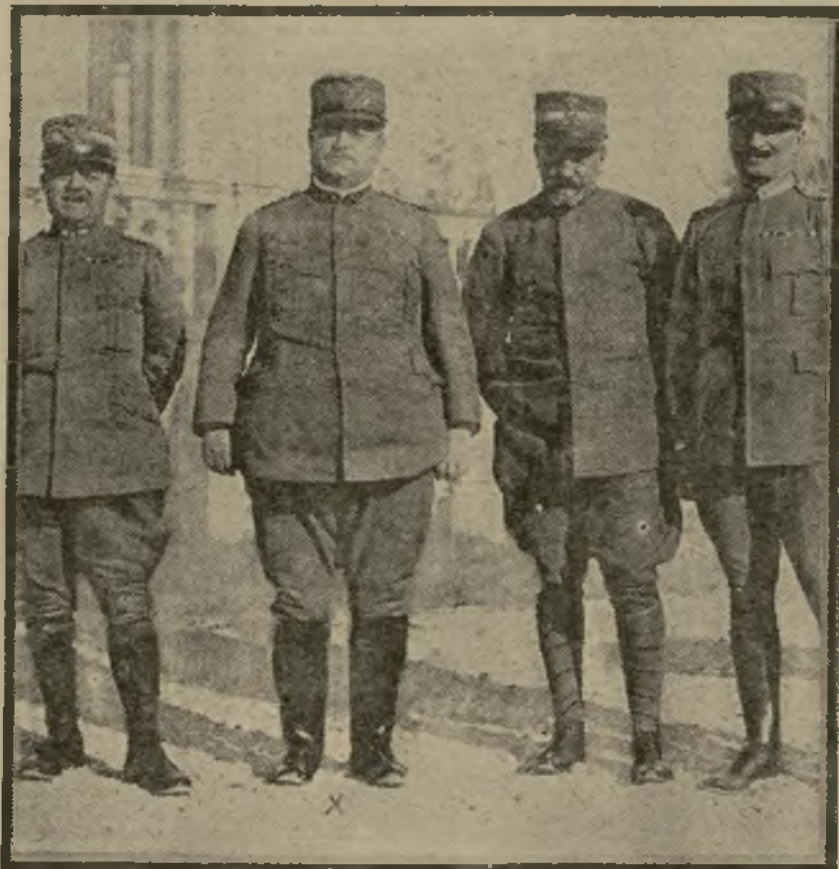
Enver pacha (X), ministre de la Guerre en Turquie, a fait, le mois dernier, une longue tournée d'inspection en Syrie et en Palestine. Ce document le représente au moment de son arrivée en automobile dans la ville de Jaffa. Il était accompagné d'officiers d'état-major allemands et autrichiens.

### Le général Broussiloff



Le général russe Broussiloff, appelé au commandement des armées russes opérant en Galicie-Bukovine, et successeur du général Ivanoff, interroge ici des mitrailleurs pendant le temps de leur relève.

### Le général Morrone

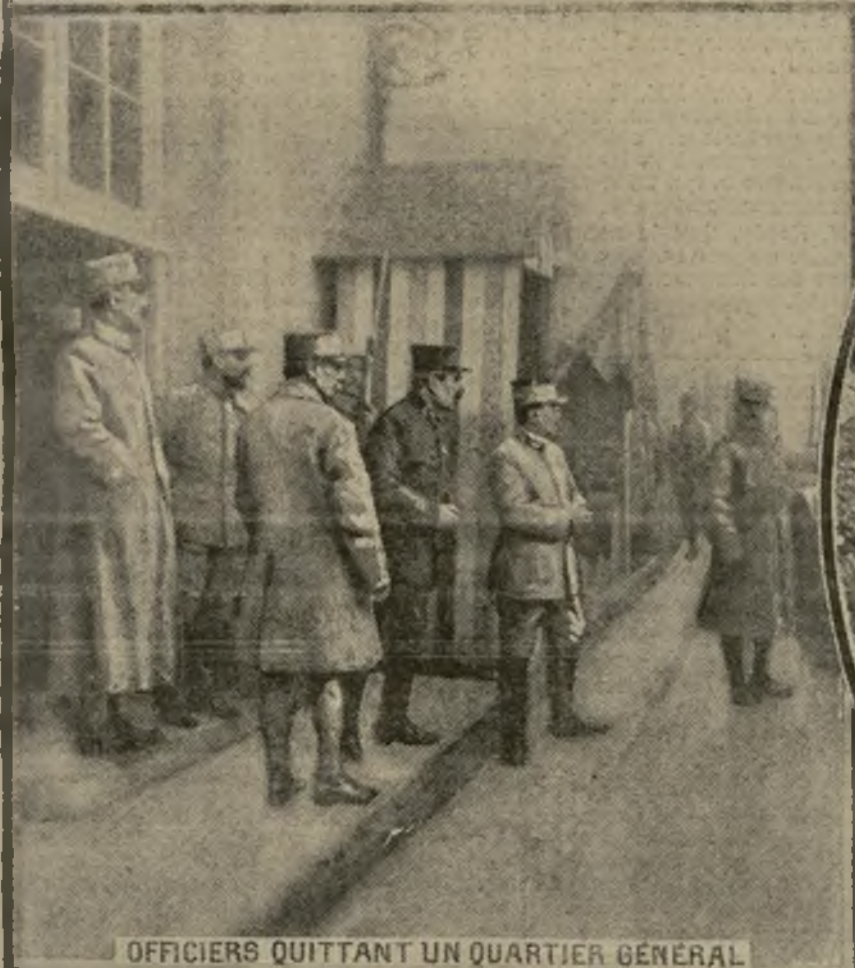
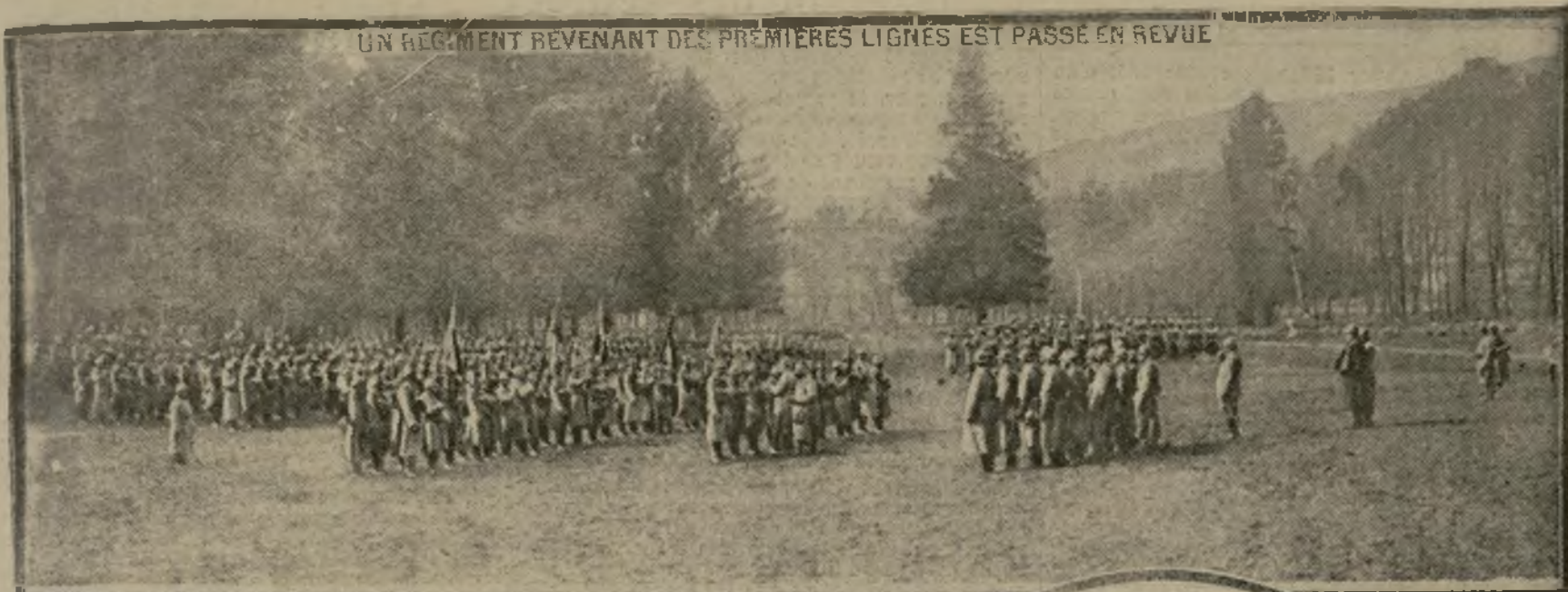


A la suite de la démission du général Zupelli, ministre de la Guerre en Italie, le roi vient de faire appel pour le remplacer au général Morrone, représenté ci-dessus entouré de ses officiers d'état-major.



# Une muraille de cadavres devant un mur d'acier

UN RÉGIMENT REVENANT DES PREMIÈRES LIGNES EST PASSÉ EN REVUE



OFFICIERS QUITTANT UN QUARTIER GÉNÉRAL



L'ENTRÉE D'UN ABRI SOUTERRAIN



CADAVRES ALLEMANDS APRÈS UNE CONTRE-ATTAQUE

Le front français qui protège Verdun résiste depuis près de deux mois aux vagues germaniques. Alors que s'accumulent de plus en plus devant nos lignes les cadavres allemands, la relève et le remplacement méthodiques de nos troupes combattantes assurent la rigidité de la muraille héroïque en laquelle ont foi nos généraux, la nation française et les innombrables amis que notre cause compte dans le monde entier.



## LES LOYERS A LA CHAMBRE

## L'indemnité aux propriétaires

Après le vote, par 328 voix contre 135, d'un amendement du groupe des familles nombreuses qui majora de 100 francs par personne à la charge, âgée de moins de seize ans, tant pour Paris que pour les départements, les chiffres des loyers dont les locataires pourront obtenir l'exonération totale, la Chambre s'est occupée, hier, du sort des propriétaires atteints par l'article 14.

A ces derniers, mais seulement pour le département de la Seine et les communes de Saint-Cloud, Sèvres et Meudon, l'article 16 accorde, sous certaines conditions, deux cinquièmes du montant des loyers impayés, indemnités supportées moitié par l'Etat, moitié par le département et les communes.

Le premier, M. Poirier de Narçay, député de Paris, s'éleva contre cette charge imposée à la capitale qui a déjà consenti une majoration des allocations, augmentant ainsi son budget de 38 millions de dépenses supplémentaires, et qui a secouru tous les réfugiés.

— Pourquoi ne pas fixer à un tiers du revenu le sacrifice que devra faire la propriété immobilière ? demanda M. Poirier de Narçay. Les propriétaires qui auraient perdu plus des deux tiers de leurs loyers verseraient le surplus à la Caisse des Dépôts et des Consignations pour indemniser les autres. En cas d'insuffisance, l'Etat ferait la différence.

Très net, M. Pierre Laval, socialiste unifié, proposa le rejet pur et simple de l'article 16.

Lors de la discussion générale, dans une intervention très remarquée, le jeune député de la Seine avait combattu le principe de toute indemnité aux propriétaires. Il revint, hier, à la charge, très applaudi par ses amis :

— A l'heure, dit-il, où le débat sur les loyers prend toute son importance, vous ne pouvez pas rompre l'union sacrée en instituant, en temps de guerre, une législation en faveur des possédants.

Puis, faisant observer que le texte ne s'appliquait pas à toute la France :

— Avec l'article 16, vous instituez deux législations : une pour Paris, une pour la province. Sans vous soucier de l'avis du conseil général de la Seine, vous essayez de lui forcer la main en disant qu'il devra obligatoirement inscrire un chapitre de la charge au budget du département. Et de quel droit ?

Les propriétaires exclus du bénéfice de la loi n'admettront pas votre classification.

Comment pourriez-vous, après le vote de l'article 16, expliquer à nos paysans que leurs impôts accrus serviront à assurer le revenu des propriétaires ?

Que penseront nos collègues des départements quand ils verront que nous indemnisons les propriétaires dont les immeubles restent déshabités, alors que nous ne faisons rien pour ceux qui ont tout perdu ?

Après M. Lamy, M. Paul Beauregard demanda le renvoi à la Commission :

— Il y a, dit-il, quelque chose de gênant pour nous à voter l'article 16 avant d'avoir voté l'article 25 concernant les prêts du Crédit foncier aux propriétaires. Et laissez-moi m'étonner que rien dans le projet ne marque la solidarité entre propriétaires (Vifs applaudissements). Déjà, vous avez des ressources.

M. Abel, rapporteur de la Commission du budget, défendit naturellement l'article 16. Puis M. Vignani, garde des Sceaux, intervint à son tour :

— Prenons un exemple, dit-il. Voici un immeuble vide : on le réquisitionne pour y installer un service public ou y hospitaliser des blessés. Dans cet immeuble, l'Etat paiera évidemment la totalité du loyer. Au contraire, la maison d'à côté est pleine de locataires, mais de locataires qui ne paient pas. Vraiment, dans ces conditions, je me demande si l'on peut dire que les deux cinquièmes consentis au propriétaire constituent un cadeau ! Pourquoi l'hypnotiser sur ce mot d'indemnité ? Ne nous battons pas sur les mots ; considérons les choses de bonne foi : nous versons cette somme, non pour indemniser le propriétaire, mais parce que ce propriétaire nous rend un service social.

Le renvoi à la Commission fut encore demandé par M. Pierre Laval, dans le but de faire fixer la question de mutualité entre propriétaires. Puis, comme un autre député socialiste et nasillard, connu pour ses excentricités, voulait placer un discours, la Chambre manifesta quelque impatience et la discussion fut renvoyée au milieu au bruit.

On continuera aujourd'hui.

Au début, la Chambre avait adopté un projet, retour du Sénat, tendant à réserver, dans des conditions spéciales, des emplois aux militaires et marins réformés n° 1 par suite de blessures ou infirmités contractées au service pendant la guerre et une proposition qui élargit la loi du 32 juin 1915 relative à l'envoi gratuit de colis aux militaires.

## EXCELSIOR

## AU SENAT

## La taxation des denrées

Le rapport imprimé que réclamaient, mardi, nombre de sénateurs ayant été distribué, le Sénat a repris, hier, le projet sur la taxation des denrées.

On s'était arrêté à la nomenclature des substances qui pourront être taxées.

M. Goy, président de la commission, demanda à ses collègues de ratifier sur ce point l'accord conclu avec le gouvernement.

— Je sais bien que notre texte est imparfait, dit-il, mais que propose-t-on à la place ?

Et on se mit à examiner la nomenclature, article par article.

Tout à tour, le sucre, le café, l'huile et l'essence de pétrole furent classés produits pouvant être soumis à la taxation. La pomme de terre trouva en MM. Lemarié, Tournon et Servant d'énergiques défenseurs. Il fallut un scrutin et un pointage pour lui faire partager, par 124 voix contre 111, le sort du sucre et du café.

Un débat très vif s'engagea sur le lait. M. Cazeaux protesta d'abord contre l'autorisation donnée à la vente du lait écrémé néfaste aux nourrissons, qui ouvre la porte à la fraude. M. Méline ayant déclaré qu'il serait taxé d'une façon autre que le lait complet et que les marchands de lait écrémé seront tenus de le déclarer, le Sénat, malgré l'opposition de M. Tournon, vota, par 145 voix contre 90, la taxation du lait.

Ce fut au tour du beurre, dont MM. Boivin-Champeaux et Bragor de La Ville-Moyson, représentants de départements producteurs, obtinrent la radiation de la liste; du fromage, à la taxation duquel s'opposa M. Millès-Lacroix, qui ne le croit pas indispensable à la consommation.

— Erreur, protesta M. Rouby, c'est la nourriture habituelle et nécessaire du pauvre.

La taxation du fromage fut finalement repoussée par 135 voix contre 103.

On continuera aujourd'hui.

## Nouvelles parlementaires

## La Chambre siégera tout la semaine prochaine

La conférence des présidents des grandes commissions et des groupes de la Chambre a décidé hier de proposer à celle dernière de siéger tous les jours la semaine prochaine, afin de pouvoir terminer la discussion sur les loyers actuellement en cours et celles sur les terrains non cultivés, avant la séparation du Parlement, qu'on pense toujours pouvoir se produire à la fin de la semaine prochaine.

La proposition de M. Honnorat sur l'heure viendrait en discussion mardi.

## Les vacances du Sénat

Le Sénat interrompra prochainement ses séances. Deux opinions sont formulées : l'une consisterait à ouvrir les vacances samedi prochain 15 avril et à les fermer le jeudi 11 mai.

La seconde, plus répandue, consiste à ouvrir les vacances, soit le mardi 18 avril, soit le jeudi 20 avril, et à les fermer le jeudi 18 mai.

La commission de l'armée continuerait à tenir séance au moins une fois par semaine.

## Le droit sur les œuvres d'art exportées

La Commission de l'Enseignement et des Beaux-Arts a entendu hier M. Dalimier, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, sur la question du droit sur les œuvres d'art exportées et M. Justin Godart, sous-secrétaire d'Etat au service de santé, sur la libération des établissements scolaires occupés par des hôpitaux.

## Un banquet en l'honneur de Johannès Jørgensen

Hier, au Grand-Hôtel, la colonie danoise de Paris offrait un banquet en l'honneur de son compatriote, le célèbre écrivain Johannès Jørgensen, professeur de l'Université catholique de Louvain, de passage à Paris.

On sait que M. Johannès Jørgensen a vigoureusement réfuté le manifeste des « intellectuels allemands » dans un ouvrage « La Clorhe Boland », qui a eu notamment chez nous et en Espagne un énorme retentissement.

M. Prior, directeur de la Banque des Pays du Nord, qui présidait ce banquet, a pris la parole au dessert pour montrer la France, la Belgique et le Danemark unis par une commune passion du droit, de la justice et de la liberté des peuples.

## Remise de décorations

Hier après-midi, dans la cour d'honneur des Invalides, a eu lieu une prise d'armes au cours de laquelle le général Cousin a remis la croix de commandeur de la Légion d'honneur au capitaine de vaisseau Grandclément, qui commande au régiment de canonniers marins, en ce moment sur le front. Ont été remises en outre : 11 croix de chevaliers de la Légion d'honneur, 261 médailles militaires et 18 croix de guerre.

Les représentants des familles de militaires tombés au champ d'honneur ont reçu des mains du général : 1 croix de la Légion d'honneur et 15 croix de guerre.

Lombard, Laborde Garfunkel et C<sup>ie</sup>

(TREIZIÈME AUDIENCE)

## Déposition de l'adjudant Ménard

Continuation du défilé des témoins à la barre. Si certains d'entre eux n'ont pas grand-chose à nous apprendre, il n'en est pas de même de l'adjudant Ménard qui fut le véritable artisan de la mise sous les verrous de tous les trafiquants de l'agence Lombard. Aussi l'adjudant Ménard dut-il subir les assauts répétés de la défense par l'organe de M<sup>re</sup> Lagrosillière. L'insistance de l'avocat-député a paru rendre le plus mauvais service à son client, le docteur Saint-Maurice. Trop souvent, le défenseur, dans une louable intention sans doute, semble confondre le prétoire avec l'hémicycle du Palais-Bourbon.

L'audition du premier témoin, Mlle Saguet, infirmière à l'hôpital 27, provoque ce « mot » du colonel Favart :

— C'était un restaurant de nuit plutôt qu'un hôpital. (Hilarité.)

Le commandant Schmiter, du 3<sup>e</sup> bureau de recrutement, fait l'éloge du major Laborde et du secrétaire d'état-major de Grandmaison.

Le médecin-major de 1<sup>re</sup> classe Giberton vient dire qu'il était impossible de pratiquer la visite et la contre-visite des hommes; il y en avait trop, parfois 400 à examiner par jour.

Le chef de bataillon Clamont, du 1<sup>er</sup> bureau, n'a rien constaté d'anormal dans les opérations du major Laborde.

M. Gravier, horticulteur et maire de Vitry-sur-Seine, considère Du Bosq comme un bon père de famille, travailleur, dévoué à ses concitoyens. Parlant du docteur Saint-Maurice, il le représente comme un humanitaire très apprécié de la population laborieuse et pauvre de sa commune. Quant à Lombard, il s'intéressait à nombre de sociétés locales.

On entend le docteur Truffier, aide-major de 2<sup>e</sup> classe, appelé du front à la demande de la défense.

Compromis dans le cas de l'accusé Chervoz, le docteur Truffier prétend avoir agi en toute bonne foi, sans arrière-pensée.

M. de Winter, maître de chant, trésorier de l'hôpital 38, explique confusément que le dentiste Blaizais se serait approprié une somme de 500 francs. Quant à M. Bauchin, secrétaire au même hôpital, il a constaté que Lombard amplifiait les diagnostics du docteur Saint-Maurice lorsqu'il présentait les candidats à la réforme.

Après la suspension d'audience, on entend l'adjudant Ménard, du 82<sup>e</sup> territorial d'infanterie, à qui les quarante-sept inculpés doivent de comparaître devant les juges militaires.

Jean Ménard, véritable type du Parisien délégué, gouailleux, nullement intimidé par les mille regards braqués sur lui, fait, dans le langage imagé et pittoresque d'un enfant du faubourg, sa déposition.

Le 7 septembre 1915, venant en permission du front, il apprit par la femme d'un sergent de ses amis les agissements de l'officine Lombard. Indigné, trouvant ignobles de semblables procédés, il en avisa l'inspecteur Simon, de la Sûreté générale.

Après ses déclarations précises, M<sup>re</sup> Lagrosillière pose au témoin une série de questions qui provoquent du colonel Favart cette réflexion :

— Mais à quoi ça rime-t-il ?

Et, le défenseur d'enfler la voix comme s'il s'agissait de tenir tête à une nuée d'interpellations.

Il demande au témoin qui lui a remis l'argent ayant servi à payer le certificat médical au docteur Lombard ? Puis, il exige sa confrontation avec son beau-frère, l'inspecteur Simon. De tout cela, il demeure établi que l'adjudant Ménard a agi avec l'approbation de ses chefs, qui n'ont rien ignoré de ses actes. Le docteur Saint-Maurice reconnaît : « J'ai été trompé de bonne foi. »

Après des témoignages sans intérêt, c'est le tour de Neuens, secrétaire civil de Lombard, d'être sur la sellette. Ses explications furent toujours contradictoires à l'instruction, et, à l'audience, son témoignage demeure suspect. Le sergent Petit, du 178<sup>e</sup> d'infanterie, confirme ce que l'on sait sur la « combinaison » Lombard.

Alfred Baugénier.

## "EXCELSIOR" RÉTRIBUE

les photographies intéressantes qui lui sont envoyées par ses correspondants et lecteurs sur

La vie sociale  
La vie artistique  
Les procès importants  
Les accidents graves

Les événements locaux  
La vie économique  
Les sports  
Tous faits pittoresques

ECOLE Boulevard Poissonnière, 19  
Rue de Rivoli, 63  
Commerce Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.



## LES CONTES D'EXCELSIOR

## LEUR FILLE

— Fini. Faut partir, à la Saint-Jean prochaine.  
— Tu ne peux pas trouver de monde ?  
— Personne.

D'un geste las, le paysan s'assit sur le banc de cerisier placé entre le mur et la table à laquelle il s'accouda. Le menton appuyé aux paumes de ses mains, il réfléchit longuement. Sa femme, tout en vaquant aux menus soins du ménage, à la dérobee, par instants, le regardait. De nouveau, elle interrogea :

— Le vieux gars Gabory ?

— Gagé à la Haute-Dube, pour plus de cent francs par mois.

— Le petit Jean Boulestreau ?

— Malade, pour avoir fait, à quatorze ans, le travail d'un homme.

Ils se turent, soupirèrent.

Ils étaient vieux, déjà, s'étant mariés tard. Leurs deux fils étaient morts : l'aîné tué en Champagne et le cadet près d'Ypres. Il ne leur restait plus qu'une fillette, longtemps attendue, qui n'avait encore que douze ans.

— Tu te chagrines, mon homme ?

— Y a-t-il pas de quoi, voyons ?

Et, faisant tout haut le calcul mentalement cent fois fait :

— Vingt-cinq hectares de terre, quatre bœufs, six vaches, sept génisses et trois veaux, la jument, son poulain... Je peux-t-y, tout seul ?

— Nous sommes trois, hasarda, timide, la fermière.

Il riposta :

— Faut que tu trayes les vaches, que tu soignes les gorets, les lapins et les poules, que tu fasses la cuisine, que tu ravaudes les hardes.

— Comme de juste. C'est pas Marie qui peut...

L'homme se redressa, tandis que dans ses yeux passait un éclair de fierté.

— Marie est la première de la classe, dit-il. Elle a de l'instruction. Elle pourra, un jour...

— Quoi ?

— Vivre mieux dans un bourg, dans une ville peut-être, que dans une métairie. Savante comme elle sera !

— Surtout avec les quelques sous que je pourrions lui laisser.

— Si je restons ici, je les mangerons tous, Perrine.

— J'en ai peur, Michel.

— Alors, allons-nous-en.

Ils tombèrent d'accord sur les moindres détails de l'exode résolu. Ils seraient, à la Saint-Jean prochaine, au bout des neuf années de présence à la ferme que leur bail stipulait. Ils ne l'avaient pas renouvelé. Ils étaient libres. Ils loueraient, à l'orée du village, une petite maison, avec un jardin, un clos de vigne minuscule, et l'homme pourrait, aux alentours, comme journalier, s'embaucher. Vie médiocre, mais sans soucis, partant sans grands efforts ; demi-retraite que prennent, riches ou fatigués, les vétérans du travail de la terre ; elle vaut à qui s'y résigne d'être regardé par les autres campagnards comme désertant un peu la glèbe nourricière, à moins qu'il n'ait cédé sa ferme à ses enfants.

Aussi ce ne fut pas sans un serrement de cœur que le métayer prit cette décision grave, que sa femme l'approuva, que tous deux se quittèrent, l'une en disant : « Il le faut bien » ; l'autre : « Allons panser les bêtes, pendant qu'elles sont encore à nous. »

\*\*\*

Quatre heures ! Des cris éclatent. Des rires fusent. Sur la place du village, dont le gel durcit le sol, résonnent, avec des pas pressés, les ébats d'une troupe d'enfants. Et, vers les fermes proches ou lointaines, se hâtent fillettes et garçons. Tous joyeux de quitter l'école, tous comme ivres de liberté.

Des bandes par trop bruyantes, Marie Paizot s'est séparée. Elle revient, escortée de deux de ses compagnes, sages déjà comme elle, et comme elle déjà grandes. Elles font ensemble une partie du chemin. Puis, à un carrefour qu'orne une vieille croix de pierre, toute blanche de lichens et toute verdie de mousses, l'une d'elles prend à droite, l'autre à gauche, et Marie continue tout droit.

Devant elle, en effet, se dressent les bâtiments de l'ancienne métairie où elle est née : la large grange, trapue, l'appentis des étables tout autour groupées, la maison basse et longue, sous son toit de tuiles brunes, avec sa façade grise qu'une vieille

treille enlace de son cep noueux, capricieusement tordu.

Sur ce logis modeste, aimé pourtant, la fillette a fixé ses yeux clairs, hardis et candides à la fois. Elle murmure : « Me voilà chez nous. » Elle entre dans la cour de la ferme. Son chien Printemps vient frotter à ses jupes le poil hirsute que, d'une main caressante, elle se plaît à flatter. Des étables arrive le meuglement sonore des génisses folâtres et des vaches gourmandes. Du fumier mordu où picorent les poules monte l'odeur âcre et saine qui se confond avec le parfum des fétières et l'haléine du guéret, dans le champ voisin tout fraîchement remué.

— Te voilà, Marie ?

— Oui.

Entre elle et ses parents s'échangèrent peu de mots. Mais qu'ils sont éloquents, parfois, les longs silences de l'âme paysanne, et que ses soucis, ses craintes, ses douleurs, par une âme pareille, sont aisément compris !

Marie, comme chaque soir, mit à la même place son cartable et son petit panier. Elle aida sa mère aux travaux du ménage. Elle apprit les leçons qu'elle devait, le lendemain, réciter. Elle soupa. Elle fit sa prière. Elle se coucha. Rien ne lui avait été dit des préoccupations dominantes ni de la décision prise. Mais elle avait remarqué les attitudes, les regards, les soupirs, les gestes de fatigue, de regret, de découragement. Elle savait tout.

\*\*\*

Le lendemain était jour de marché. Le fermier, parti dès l'aube après avoir donné la provende au bétail, devait revenir vers neuf heures. Il lui faudrait alors herse le champ voisin, labouré de la veille, où il voulait semer de l'avoine de printemps.

Marie se leva dès qu'il eut quitté la maison. Au lieu de revêtir la robe simple, mais propre, qu'elle mettait chaque matin pour aller à l'école, elle se contenta d'un corsage rapiécé, d'un vieux jupon trop court. Sa mère l'interrogea du regard, puis, comprenant, se tut.

La fillette, chaussée de gros sabots, traversa la cour. Elle gagna l'étable, y détacha deux bœufs, prit un joug suspendu tout auprès de la porte, et, ses mains frêles, maniant les courroies de cuir, fixèrent le bois cintré au large front des bêtes. Ensuite, dans l'écurie, elle dut se hausser sur la pointe des pieds pour atteindre le garrot de la jument trop haute et la charger du lourd collier.

Bœufs et jument sur la herse pesante tirent maintenant d'un même effort. Faisant claquer le fouet, brandissant l'aiguillon, du geste et de la voix, Marie guide l'attelage. Sous les longues dents de fer s'écrasent les mottes brunes. Une poussière se lève que dore le clair soleil dégagé peu à peu des brumes du matin.

Le paysan arrive et sa femme le mène vers le champ où l'enfant, brave et tenace, travaille ainsi. Il regarde. Il s'étonne.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

La mère qui, mieux que lui, saisit ce qu'a senti, ce qu'a voulu leur fille, répond :

— Ça veut dire, mon homme, qu'il faut rester.

Pierre Gourdon.

## Conseil des ministres

Les ministres se sont réunis en conseil, hier matin, à l'Élysée.

La séance a été consacrée à l'examen de la situation diplomatique, militaire et navale.

## Le préfet de police est invité à taxer la viande de boucherie

Des divers moyens préconisés et mis en pratique jusqu'ici pour enrayer la hausse des prix de la viande de boucherie, aucun n'a donné un résultat appréciable. Aussi la deuxième commission a-t-elle décidé hier, au cours de la réunion qu'elle a tenue à l'Hôtel de Ville, d'inviter le Préfet de police à taxer la viande de boucherie au détail.

La commission invoque à cet effet la loi de 1791.

## COURS ET CONFÉRENCES

Avant-hier, à l'Université des Annales, M. Jean Richepin terminait son beau voyage à travers « l'Âme et la Littérature anglaises », en commentant en grand poète l'œuvre de trois grands lyriques de la Grande-Bretagne : Tennyson, Elizabeth Browning et Swinburne. L'éminent académicien tira de cette étude la conclusion qu'un pays ayant produit de pareils génies, passionnément épris d'idéal latin, était fait pour se comprendre, s'aimer et s'aimer avec notre belle patrie.

Cette belle conférence, ainsi que les poèmes lus, paraîtront dans le Journal de l'Université des Annales (34, rue Saint-Georges).

Aujourd'hui, 16, rue de la Sorbonne, à 5 h. 30, M. Emile Hinzelin fera une conférence sur : L'Art en Alsace et en Lorraine.

Ayuntamiento de Madrid

## BLOC-NOTES

## INFORMATIONS

— La Société artistique des Amateurs s'est réunie sous la présidence de M. Fournier-Sarlovèze pour entendre une conférence de M. Germain Bapat sur l'Angleterre et son armée. Après quelques mots patriotiques de son président, le conférencier a montré combien il était utile de faire connaître en France l'effort militaire anglais.

En outre des nombreux sociétaires, on remarquait les généraux Jamont, Duchesne, Florentin, grand chancelier de la Légion d'honneur ; Michel et Mme Michel, Delanne et Mme Delanne, des Garais, Cret, de Roffignac et le colonel Leroy-Lewis, attaché militaire anglais.

La réunion s'est terminée par un concert très réussi au cours duquel se sont fait entendre Mmes Della Torre et Vaucure, Mlle Valsamachi, le capitaine Marshall, amateur anglais arrivant du front, et M. Léon Estratton, le jeune et déjà célèbre pianiste. Gros succès pour tous.

## DEUILS

Nous apprenons la mort :

Du général de brigade Trumet Faber, mort des suites des blessures qu'il avait reçues aux combats sur l'Yser, âgé de soixante-quatre ans, grand-officier de la Légion d'honneur. Ce vaillant chef avait dû être amputé du bras gauche et était blessé de nombreux éclats d'obus.

De Mme de Bouy, mère de M. de Meus, président de section au Conseil d'Etat, décédée à quatre-vingt-un ans.

De l'écrivain dramaturge et journaliste américain Richard Harding Davis, décédé âgé de cinquante-deux ans à New-York.

De M. Isidore Charles Ouevard, maréchal des logis au 8<sup>e</sup> régiment de cuirassiers, pilote aviateur, tombé pour la France le 8 février dernier, âgé de vingt-trois ans.

De Mme René Imbert, née du Bos, mère du lieutenant Imbert ; Du statuaire, graveur en médailles J. E. Roind, membre du jury, hors concours de la Société des Artistes Français, vice-président de l'Œuvre d'hospitalisation des Enfants pendant la guerre au Parangon, décédé à Joinville-le-Pont, à l'âge de cinquante-neuf ans.

De Mme Julia West, née Emma de Collogon, mère de M. Paul Gérard West, de Mme F. Couhé de Grand, de Mme E. La Bonnardière.

De Mme veuve Aimé Lippmann, née Monier, décédée en son domicile, 27, rue Marbeuf.

De M. Fernand Delarue, décédé au château de Saint-Gabriel (Calvados).

Du commandant Saut, chef d'escadrons de cavalerie en retraite, décédé à Saint-Germain-en-Laye.

Du vicomte Pierre de Sarret, décédé lundi, en son domicile, 32, rue Paquet.

Du comte d'Aumont, ancien magistrat, décédé âgé de soixante et onze ans, père du capitaine Ferdinand d'Aumont, du 10<sup>e</sup> chasseurs à cheval, beau-père du lieutenant de vaisseau Albert d'Arbaumont, à bord du Pantassin.

De M. Maurice Roger, collaborateur du Figaro, décédé à Blois.

Du docteur Fournier, médecin chef de l'hôpital militaire, ancien maire d'Entraignes (Aveyron), décédé âgé de soixante-six ans, pendant les obsèques d'un soldat auxquelles il assistait.

De Mme Henriette Bissieu, veuve du docteur Bissieu, fille du compositeur Hippolyte Colet et de l'écrivain Louise Colet.

De l'abbé Halm, curé de Dannemarie, qui rendit de grands services à la cause française en Alsace reconquise, décoré de la Légion d'honneur lors du dernier voyage du président de la République en Alsace.

De Mlle Gabrielle de Bourbon-Bussat, décédée en son château de Bours (Allier).

De M. Louis-Marie Desquers, sous-chef au ministère des Finances, en retraite, âgé de soixante-neuf ans.

De Mme Durand de Villers, décédée à la villa Ombrasa Caluire (Rhône), femme du général Durand de Villers, commandeur de la Légion d'honneur, mère du sous-lieutenant d'infanterie R. de Villers, du sous-lieutenant de spahis marocains G. de Villers, du capitaine de tirailleurs algériens A. de Villers, et la belle-mère du capitaine de dragons de Vésian et du maréchal des logis détaché à l'armée anglaise : V. Brinquant.

## LES SPORTS

## CYCLISME

Le Petit Brevet de 50 kilomètres. — Dimanche, au départ, sur la route de Montgeron à Meulan et retour, une épreuve cycliste en vue de l'obtention du Brevet de 50 kilomètres. Ce Brevet, qui constitue en réalité pour les cyclistes le seul certificat possible de leurs aptitudes, est délivré à tous ceux qui couvrent la distance de 50 kilomètres en moins de deux heures et demie, soit à une moyenne de 20 kil. à l'heure. La « Société des Courses », qui organise dimanche cette épreuve, remettra, en dehors du brevet, aux dix premiers concurrents classés, de jolis prix. Au milieu des circonstances présentes, le « Petit Brevet » présente un intérêt tout particulier, car il va constituer, pour nos jeunes cyclistes, non seulement un excellent exercice physique, mais encore une pièce utile qu'ils pourront présenter à leur chef de corps lors de leur incorporation. Tout cycliste, quel qu'il soit, peut s'aligner : il suffit de se faire inscrire, avant demain soir vendredi, à la Société des Courses, 37, rue Saint-Georges. On peut s'engager par lettre. Droit, 1 franc.

## COURSE A PIED

Un Championnat pour les jeunes. — La Fédération des Sociétés Athlétiques de France organise, dimanche, à 10 heures du matin, à Clamart, sur 8 kilomètres, un Championnat de Paris de cross country réservé aux jeunes coureurs non encore incorporés ou ajournés des classes 1916 et 1917, pour lesquels ce sera une excellente épreuve de préparation militaire. Vingt prix en espèces ou médailles seront attribués.

Les réunions de P.U.S.F.S.A. — L'U.S.F.S.A. vient d'élaborer le programme de la saison, qui comprend sept réunions, lesquelles seront organisées aux dates suivantes :

7 mai, 4 juin, 2 juillet, 30 juillet, 27 août, 24 septembre, 15 octobre.

## BILLARD

A l'Académie genevoise. — Il vient de se former à cette académie, à Genève, une société ayant pour but de développer le billard et d'organiser des matches. Plus de quarante membres en font déjà partie. Les inscriptions sont reçues au local de l'Académie, Croix-d'Or, 12.

M. Mourier a l'honneur d'informer sa clientèle que le service du Restaurant reprendra au Pavillon d'Armenonville à partir de dimanche prochain 16 avril.



## THÉÂTRES

**A l'Opéra-Comique.** — Demain soir, à 7 h. 3/4, *Aphrodite* (Miles Marthe Chenu), *Mad. Mathieu*, *Brohly*, *Vaulier*, *MM. Darmel*, *Lheureux*, *Vaur*, etc.), l'orchestre sera dirigé par *M. Camille Erlanger*.  
Dimanche, matinée à 1 h. 1/2, *Louise*, avec *Mme Isard*, qui jouera pour la première fois le rôle de Louise; *MM. Fontaine*, *Henri Albet*, *Mlle Rorel*, etc.). Soirée à 8 heures, *Lakmé* (*Mlle Brühler*, *MM. Léon David*, *Allard*, *Ghasne*, etc.).  
Jeudi 20 et samedi 22 avril, relâche.

**Aux Capucines.** — Le nouveau spectacle des Capucines, dont la première représentation aura lieu lundi prochain, se composera d'une revue de *MM. Hugues Delorme* et *C.-A. Garpentier*, (à pousser) d'une comédie de *MM. Yves Mirande* et *Henri Grouelle*, *Mon ami fait du théâtre*; et d'un prologue de *M. Louis Nélat*, *Cinq minutes*, s. v. p. L'interprétation réunira *Mlle Camille*, *Armand-Heribez*, *Mlle Méridol*, *Lucie Darlys*, *Carrel*, *Jardy*, *Dally*, *Dancé*, *Calvet* et *Jane Saint-Honnet*, *MM. Grouillet*, *Signoret*, *Jeune*, *A. Lamy*, *Bellon*, etc.  
Dimanche soir, répétition générale. On peut louer dès à présent pour la première représentation et les suivantes.

## CINEMAS, ATTRACTIONS

**AU GAUMONT-PALACE, « LES VAMPIRES », « SATANAS »**  
Ce soir, les *Vampires* reprennent l'écran du Gaumont-Palace. Le nouvel épisode *Satanas* ajoute encore une série d'événements captivants aux aventures qui font les délices du public.

*L'investon*, grand drame d'espionnage.  
Film documentaire : *le Monde des animaux*.  
Désopilante comédie : *Georgette à la vie dure*.  
Enfin, après des vues en couleurs naturelles dues au chronochrome Gaumont, qui montreront la Tunisie pittoresque, un film de guerre : *Sur la route de Salonique à Monastir*. — Loc. 4, r. Forest, de 11 à 17 h. Tél. Marc. 16-73.

**OMNIA-PATHÉ (5, boulevard Montmartre, à côté des Variétés).**  
Voici un film remarquable, d'une photographie magnifique, d'une action très intéressante, qui va attirer et retenir tous les amateurs de cinéma : *Les compagnons du grand Clam*. Avec cette belle vue, deux grandes actualités militaires : le 20<sup>e</sup> épisode des *Mystères* : *l'Invention de Clarel*; et d'autres films encore. Projection supérieure, orchestre excellent, voilà pourquoi l'Omnia jouit d'une réputation si méritée.

**Il y a du nouveau à l'OLYMPIA.** — Aujourd'hui, renouvellement de programme. Le nouveau spectacle, non moins varié que le précédent, comprend les réputés sauteurs comiques *Aldon* et *Loupe*, la belle *Davia* et ses négrillons, *Bethencourt*, *Oscar Smole*, *Fred. Holstin*, les sœurs *Aberdars*, *Willy Lacey*, *Dania*, *Henriette Leblond*, *Brue*, *Berval*, *Nine Selter*, enfin la délicieuse opérette de *Lucien Boyer* et *Hugues Delorme* : *Une aventure de Mme Favart*, avec l'exquise *Jane Perriat* et l'excellente *Madeleine Chotsaule*. Aujourd'hui, matinée : fauteuils 1 fr. Soirée : 1, 2, 3 fr.

## VENDREDI 14 AVRIL

**Comédie-Française.** — A 1 h. 30 et 8 h. 33, *les Ranzans* (reprise).  
**Opéra-Comique.** — Relâche.  
**Odéon.** — A 8 heures, premier concert-festival Pauré. A 8 heures, *Fédora*.  
**Théâtre Antoine.** — Vendredi, à 8 h. 30, *l'Homme qui assassiné*.  
**Ambigu.** — A 8 h. 30, mardi, jeudi, samedi et dimanche, *Ma tante d'Honfleur*.  
**Apollon.** — A 8 h. 15, lundi, mercredi, vendredi, dimanche (matinée et soirée), *la Corde de Mimi Pinson*. Mercredi, jeudi (matinée et soirée) et samedi, *Mais que non!*.  
**Athénée.** — A 8 h. 30, *Théodore et Cie*.  
**Capucines (rél. 156-30).** — Relâche pour répétitions générales du nouveau spectacle.  
**Châtelet.** — Mercredi, jeudi, samedi, dimanche (mat. et dim.), à 7 h. 50, *les Espionnes d'une petite Française*.  
**Gaité-Lyrique.** — A 8 h. 30, *Trois femmes pour un mari*.  
**Grand-Guignol.** — A 8 h. 45, *l'Expérience du docteur Lorde*.  
**le Masque.** — Une rage d'amour, la Lanterne (mat. mer. et dim.).  
**Gymnase.** — A 8 heures, *le Rubicon*.  
**Théâtre Michel.** — Clôture pour répétitions.  
**Porto-Saint-Martin.** — A 7 h. 45, *la Femme nue*.  
**Théâtre Réjane.** — A 8 h. 30, *Alsace* (dernières).

**Palais-Royal.** — A 8 h. 30, *le Petit Café*.  
**Renaissance.** — A 8 h. 30, *Une Nuit de noces*.  
**Théâtre Sarah-Bernhardt.** — A 8 heures, *la Tour de Nesle*.  
**Trianon-Lyrique.** — A 8 h. 15, *la Traviata*.  
**Variétés.** — A 8 h. 30, *le Dindon*.  
**Vauvillie.** — A 8 h. 30, *Maciste et l'Expédition du capitaine Williams*.

## MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

**Olympia (Central 41-03).** — A 2 h. 30 et 8 h. 30, 45 vedettes et attractions. *Une Aventure de Mme Favart*.

**Gaumont-Palace.** — A 8 h. 20, *les Vampires*; *Satanas*; de *Salonique à Monastir*. — Loc. 4, r. Forest, de 11 à 17 h. Tél. Marc. 16-73.  
**Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (25, Bd des Italiens).** — De 2 h. à 11 h., spectacle permanent.  
**Omnia-Pathé.** — *Les compagnons du grand Clam*; *les Mystères*; *l'Invention de Clarel*. Actualités militaires.  
**Folies-Dramatiques-Cinéma.** — Tous les jours, mat. et soir. Trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.  
**Tivoli-Cinéma.** — *Parmi les hommes et les fauves*; *les Mystères*; *l'Invention de Clarel*; *De Salonique à Monastir*.

## CINÉMA DES NOUVEAUTÉS AUBERT-PALACE

(Juste en face du Crédit Lyonnais)

Les habitués du superbe établissement du boulevard des Italiens (juste en face du Crédit Lyonnais), interrogés sur la préférence donnée par eux à l'Aubert-Palace, répondent invariablement : « Le programme y est toujours parfaitement composé. » C'est l'opinion unanime des Parisiens; d'où les salles combles à chaque séance, chacune marquant un nouveau succès, un nouvel accroisse-



ment de clientèle. Cette semaine : *Conscience vengeresse*, drame nouveau genre; *la Mégère apprivoisée*, comédie en couleur; *Georgette à la vie dure*, comique; *les Vampires*, scène policière. Toutes les vues du front : *Sur la route de Salonique, l'Organisation du kilomètre 17 et Pont-à-Mousson*; *Nouveautés-Journal*, faits divers mondiaux, etc., etc. Séances permanentes de 2 heures à 11 heures.

## A TIVOLI-CINÉMA

Faire salle comble tous les jours actuellement est chose fort rare. C'est pourtant ce qui se produit tous les jours en matinée et en soi-

*l'Invention de Justin Clarel* (suite des *Mystères*); *Silvio et Stradivarius*, sentimental; *le Mouchoir de dentelle*, comique; toutes les vues



« PARMI LES HOMMES ET LES FAUVES »

rée à Tivoli-Cinéma, dont la direction, sans cesse à la recherche de beaux films, ne néglige aucun détail pour faire plaisir à sa clientèle. Le public s'en apercevra cette semaine en applaudissant un programme qui comprend : *Parmi les hommes et les fauves*, drame d'aventures; *Charlot, champion de boxe*, comique;

du front : *De Salonique à Monastir*, *Organisation du kilomètre 17*; *Tivoli-Journal*, faits divers du monde entier. Rappelons que Tivoli-Cinéma, 14, rue de la Douane, donne tous les jours des matinées à 2 h. 30 avec le même programme que le soir. Location : téléphone Nord 26-44.

FETILLETON D'EXCELSIOR DU 11 AVRIL 1916

## Un Cœur blessé

ROMAN

par Edouard PONTIÉ

## CHAPITRE XXI

## Anciennes connaissances

Herr Mandel père ne sait pas ce qu'est devenue Mlle Lison, et il s'en moque!

Mais il ne sait pas non plus exactement comment il se fait que son fils Karl ait été tué en France, alors qu'il n'avait qu'à rester tranquillement prisonnier à l'abri des obus de 75 et des baïonnettes.

Et cela le chagrine fort. C'est un bon Allemand, à l'esprit précis, qui aime à ce qu'on lui explique les choses.

Quant à la colonelle Donnerstein, elle ne fait plus exécuter de robes élégantes. Elle les achète à la confection, et elle les porterait noires, car le colonel est mort d'indigestion en Belgique où il gouvernait une ville, si l'empereur permettait qu'on parlât le deuil ostensiblement.

Mme Mandel mère a bien maigri. On ne fait plus à Francfort de si bons gâteaux au fromage, et il faut surculer se rationner!

Puis son mari lui dit qu'elle est une honte pour

la famille allemande! Elle n'a eu qu'un fils! Un fils unique! et il est mort.

Tandis que chez les voisins, Mme Jungfleisch a eu huit garçons et cinq filles.

Six des mâles sont tombés un peu partout, sur les fronts de France ou de Russie, mais il en reste deux qui ne sont pas encore soldats, et c'est de l'espoir pour la Germanie!

Mme Mandel n'ose plus se montrer nulle part. C'est de sa faute, certainement, si la guerre ne va pas plus vite!

Elle est assise, après le souper, en face de Herr Mandel père qui fume un mauvais cigare, un cigare de guerre où il y a de la feuille de hêtre, et elle soupire parce qu'elle a mangé tout le beurre, de la ration hebdomadaire, et que le maître de la maison n'en trouvera pas pour son petit déjeuner le lendemain.

Et comme Herr Mandel a déjà tant de fois demandé au vieux Dieu de punir l'Angleterre, la France, la Russie, l'Italie et l'Amérique, c'est certainement sur elle qu'une juste punition va retomber.

Mais voici qu'on frappe doucement à la porte. Mandel père se lève et va ouvrir, car il n'a plus de servante à cause de la nourriture.

Et si la porte entre-bâillée, il pousse une exclamation de surprise :

— Ah! fraulein Frieda!

Et c'est Frieda Brandt qui entre.

Il y aura bientôt quatre mois qu'on attend sa visite dans cette maison, où elle doit apporter tant de nouvelles de France!

Elle arrive juste pour l'anniversaire du départ de Karl!

Mme Mandel en est toute saisie.

— Comment est-il mort? demande-t-elle tout de suite. Comme un héros, n'est-ce pas?

Mais Frieda Brandt n'a pas envie de perdre son temps à raconter des histoires à une personne de si peu d'importance.

Elle répond très vite :

— Ya! Ya!

Et elle entraîne Herr Mandel père pour lui parler librement dans le bureau voisin.

Mme Mandel reste à pleurer toute seule.

Le père et l'espionne sont maintenant assis l'un en face de l'autre.

Ils peuvent causer.

— Karl est mort, dit Frieda, d'une balle que lui a tiré, dans le cœur, cette Lison qui était ici et que vous traitiez comme votre fille...

— C'est terrible! répond Mandel père. Mais pourquoi cette Française a-t-elle fait cela?

— Je sais où est la tombe de Karl, continue l'espionne. Après la guerre je pourrai peut-être vous y conduire...

— Ce n'est pas utile! réplique le père. Je n'ai rien à faire chez les Français.

Frieda Brandt hausse les épaules. Puis elle dit tout ce qu'elle sait sur la captivité de Karl, sa fuite et sa fin dans le champ provençal.

Elle raconte en détail ses pas et ses démarches, elle vante son habileté et son adresse.

C'est une professionnelle de l'espionnage et de la délation. Elle y met son orgueil.

— Mais pourquoi n'êtes-vous pas venue plus tôt me dire tout cela? demande le père Mandel.

— Je ne pouvais pas! répond-elle.

— Il y a quatre mois que notre Karl est mort et que vous avez vu sa tombe... Qu'avez-vous fait depuis, Frieda?

— J'ai quitté la France tout de suite, après avoir parlé à cette Lison...



## EXPOSITIONS

Depuis hier et pour quelques jours, est ouverte, 3, boulevard des Capucines, et par les soins de notre confrère l'Antiboche, une exposition où l'on peut voir rassemblées, autour d'œuvres de Poulot, B. Rabier, Clérice, Albin Saint-Ogan, L. Mégret, Tom Hasy, Maréchal, Baldo, Th. Barn, Griff, Guérin, Ram, Ranson, Périgot-Pouquier, un très grand nombre de journaux du front.

## La Bourse de Paris

DU 13 AVRIL 1916

Grande débauche d'intérêt aujourd'hui encore. A peu d'exceptions près, les cours se représentent sans changement sur leur clôture de la veille. Parmi nos rentes, le 3 0/0 perpétuel reste à 62, le 5 0/0 vaut 88,25.

Dans le groupe des fonds étrangers, l'Extérieure abandonne à 94,80 une partie de son avance de la veille; Russes peu traités.

Du côté des établissements de crédit, on note une quarantaine de points de reprise sur la Banque de France à 4.775; Crédit Lyonnais 1.040.

Aux chemins français, le P.-L.-M. est résistant à 1.010, l'Orléans à 710. Lignes espagnoles sans grand changement. Les cupifères sont fermement tenues, le Rio à 1.718, le Boléo à 709.

En banque, les transactions n'ont eu aucune ampleur.

## COURS DES CHANGES

Londres, 28,93; Suisse, 117; Amsterdam, 250 1/2; Pétersbourg, 150; New-York, 607; Italie, 93 1/2; Barcelone, 587.

## RENTE AUTRICHIENNE

HONGROISE et TOUS TITRES et COUPONS.

Argent de suite. BANQUE, 7, rue La Fayette, PARIS.

**GOUTTES DES COLONIES**

**DE CHANDRON**

CONTRE

MAUVAISES DIGESTIONS.  
MAUX D'ESTOMAC,  
Diarrhée, Dysenterie,  
Vomissements, Cholérine

PUISSANT ANTISEPTIQUE DE  
L'ESTOMAC & DE L'INTESTIN

DANS TOUTES LES PHARMACIES.  
VENTE EN GROS: 2, R. de Valenciennes, Paris.

Le possesseur du brevet français N° 468926 concernant « Procédé et machine pour la fabrication d'ébauchoirs pour clous, crampons, cavaliers et autres pièces analogues » désire s'entendre avec industriels français pour vendre la propriété du brevet ou céder les licences. S'adresser à la signature « Dahlgren », S. Gumaelli Annoncebureau, Stockholm (Suède).

EN RESPIRANT  
AVEC UNE  
**PASTILLE VALDA**  
EN BOUCHE

vous vous préserverez  
du FROID, de l'HUMIDITÉ  
des MICROBES

Les subtiles émanations  
antiseptiques de ce merveilleux  
produit imprégneront les  
recoins les plus inaccessibles  
de la Gorge, des Bronches,  
des Poumons et les rendront  
réfractaires à toute inflammation,  
à toute congestion, à toute  
contagion.

Enfants,  
Adultes,  
Vieillards

Ayez toujours sous la main  
les Véritables  
**PASTILLES VALDA**  
vendues seulement  
EN BOITES DE 1.25  
portant le nom  
**VALDA**



Le rendement considérable, la sûreté de fonctionnement  
qu'il donne aux moteurs ont fait adopter le

## Carburateur ZENITH

sur tous les modèles de véhicules automobiles  
utilisés aux armées.

## Société du Carburateur ZENITH

Siège social et Usines: 51, Chemin Feuillat, LYON

Maison à PARIS: 15, rue du Bébarcadère

Usines et succursales: LYON, PARIS,  
LONDRES, BRUXELLES, LA HAYE, MI-  
LAN, DETROIT, GENEVE, NEW-YORK.

Le siège social de Lyon répond par  
retour à toutes demandes de rensei-  
gnements d'ordre technique ou com-  
mercial.

Envoi immédiat de toutes pièces.



## SANTÉ DES DAMES

Nombreux sont les accidents critiques qu'on observe chez la femme, soit à la FORMATION, soit normalement, soit à l'époque de RETOUR D'ÂGE, l'âge critique entre tous. Ce sont des irrégularités, des malaises, des bouffées de chaleur, des vertiges, des étourdissements et des angoisses, accompagnés souvent d'hémorragies diverses et plus ou moins abondantes: ce sont des palpitations de cœur, des douleurs et des névralgies: parfois la femme souffre de dyspepsie, de gastralgie et de constipation purement nerveuse. En fin la mauvaise circulation du sang engendre une foule de maladies telles que les varices, la phlébite, les hémorroïdes et les congestions de toute nature. Il existe cependant un remède qui prévient, guérit ou améliore toujours ces infortunes: c'est

## L'Elixir de VIRGINIE NYRDAHL

unanimement prescrit par le corps médical  
contre ces affections.

On n'a qu'à décoller cette annonce et l'adresser à: Produits NYRDAHL, 20, rue de la Rochefoucauld, Paris. Pour recevoir franco la brochure explicative de 150 pages, ainsi qu'un petit échantillon réduit au dixième, qui permettra d'apprécier le goût délicieux du produit.

Le Flacon: 4 fr. 50 francs. - Toutes pharmacies.

En vue de l'envoi des cartes de convocation à l'assemblée générale du 27 avril prochain, la Compagnie du Chemin de

fer du Nord invite ceux des actionnaires des régions envahies qui ont quitté leur résidence habituelle à faire connaître leur adresse actuelle au chef du Service des Titres, 12, rue de Dunkerque, à Paris.

« Au bout de quatre jours elle devait me dénoncer et me faire prendre. Elle a mis certainement sa menace à exécution; il était plus prudent de passer en Suisse.

— Mais alors?

— A Genève j'ai trouvé des ordres. Le « service » m'envoyait en Italie. Je suis restée trois mois placée comme gouvernante des enfants d'un amiral italien près de Gènes, et j'ai vu des choses intéressantes... Le « service » a été très satisfait de moi, paraît-il. Il m'a donné trois mille marks de gratification en plus de mes appointements.

— Vous faites de bonnes affaires, Frieda, pendant la guerre... Tout le monde ne peut pas en dire autant.

— Ensuite j'ai dû me rendre à Berlin. On voudrait me renvoyer en France, mais j'ai peur, monsieur Mandel, de revenir dans ce pays-là...

— Pour de quoi, Frieda! Vous êtes pourtant une fille courageuse.

— Je ne sais pas... Les Français se gardent bien, maintenant... Je ne voudrais pas être prise.

— Et puis, j'ai un fiancé, Ludwig Bauer, de Dreide. Nous nous marierons après la guerre. Il est à présent dans une compagnie de mitrailleurs en Champagne. Il ne faut pas qu'il m'arrive malheur, ni à lui non plus...

— Alors que voulez-vous faire, Frieda?

— J'ai demandé au « service » de m'employer en Belgique ou en Suisse, là où il n'y a pas de risques à courir. On pourrait aussi m'utiliser dans la police intérieure. J'ai déjà travaillé pour cela le mois dernier en Saxe et j'ai même encore quelque chose de très intéressant à vous dire!

— Savez-vous quelle est la personne que j'ai vue prisonnière à Zwickau?

— Non, Frieda.

— Mademoiselle Lison Bergère, qui est maintenant Mme Robert Darney de Paris!

— Ah! Frieda, ce n'est pas possible!

— En la quittant, en France, je lui avais dit que certainement un jour nous nous retrouverions face à face, et que ce qu'elle avait fait au mois de mars lui porterait malheur...

— Vous l'avez vue celle qui a tué mon fils unique?

— Elle a été prise par notre glorieux navire *Haitisch* sur un paquebot français qui allait en Amérique. Et maintenant, avec d'autres passagers, elle est retenue à Zwickau pendant les négociations d'échange de prisonniers civils.

— Dans quelques jours elle sera libre sans doute et pourra revenir en France par la Suisse lorsque le nombre des gens à échanger sera fixé...

— Elle sera libre!... fait le père Mandel, avec un tremblement de colère dans la voix.

— On ne sait donc pas ce qu'elle a fait...

— On sait simplement qu'elle s'appelle Mme Robert Darney et qu'elle est la belle-fille de la maison Darney, de Paris. Vous connaissez le grand marchand de soieries et rubans...

— Elle a fait un beau mariage!

— Mais son mari a disparu quand le paquebot *Re-de-France* a été coulé par notre vaillante marine...

— Gott mit uns! Dieu est avec nous! c'est l'empereur qui l'a dit, Frieda!

— J'ai été chargée d'interroger, comme interprète, les prisonnières françaises, c'est ainsi que Lison a comparu devant moi.

— Elle vous a reconnu!

— Certainement, elle est devenue toute pâle et elle ne m'a pas dit un mot.

— Et vous?

— Moi, je n'ai rien dit non plus, ni à elle, ni à personne. Je voulais vous parler avant, et je suis venue...

— Je vous demanderai de me rembourser les frais spéciaux de ce voyage...

— Naturellement, Frieda, vous avez bien fait.

— Et maintenant que décidez-vous, Herr Mandel?

— Si nous disons qu'elle se nomme, en vérité, Lison Bergère, qu'elle s'est évadée du camp de Karlsruhe, qu'elle a donné des indications à des aviateurs ennemis pour détruire avec des bombes une automobile militaire où il y avait un capitaine et trois soldats, que fera-t-on d'elle?

— Elle sera condamnée au moins à dix ans de forteresse!

— Et si nous ajoutons qu'elle a tué de sa main un bon Allemand, Karl Mandel, mon fils, d'un coup de revolver?

— Ce sera la peine capitale!

— Elle sera jugée en Saxe?

— Oui.

— Alors, suivant la loi du royaume, c'est le bourreau et la hache...

— Je lui ai dit que le meurtrier de Karl retomberait sur sa tête...

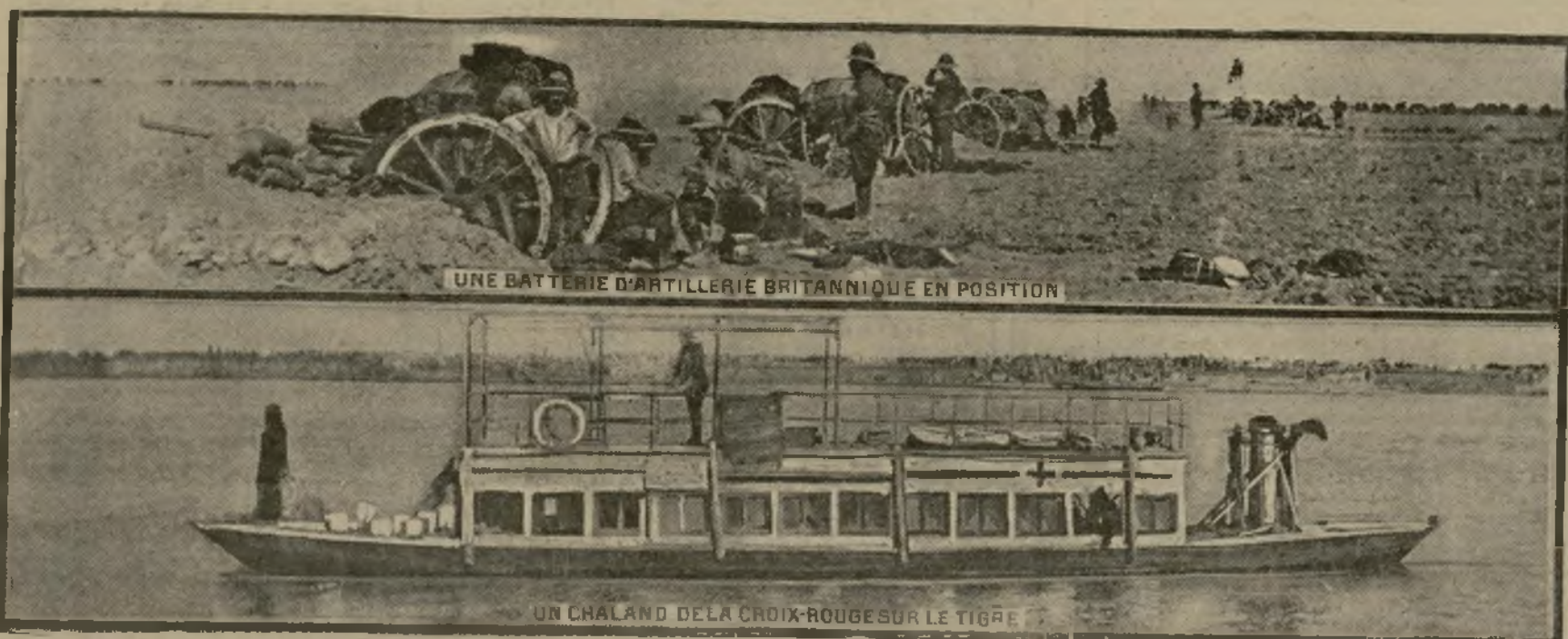
— Nous partirons demain pour Zwickau, Frieda!

(A suivre.)

Nous rappelons à nos abonnés que toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande d'abonnement et de 50 centimes pour tous frais. Il ne pourra être fait droit qu'à x demandes présentées dans les conditions ci-dessus.



## LA GUERRE EN MÉSOPOTAMIE



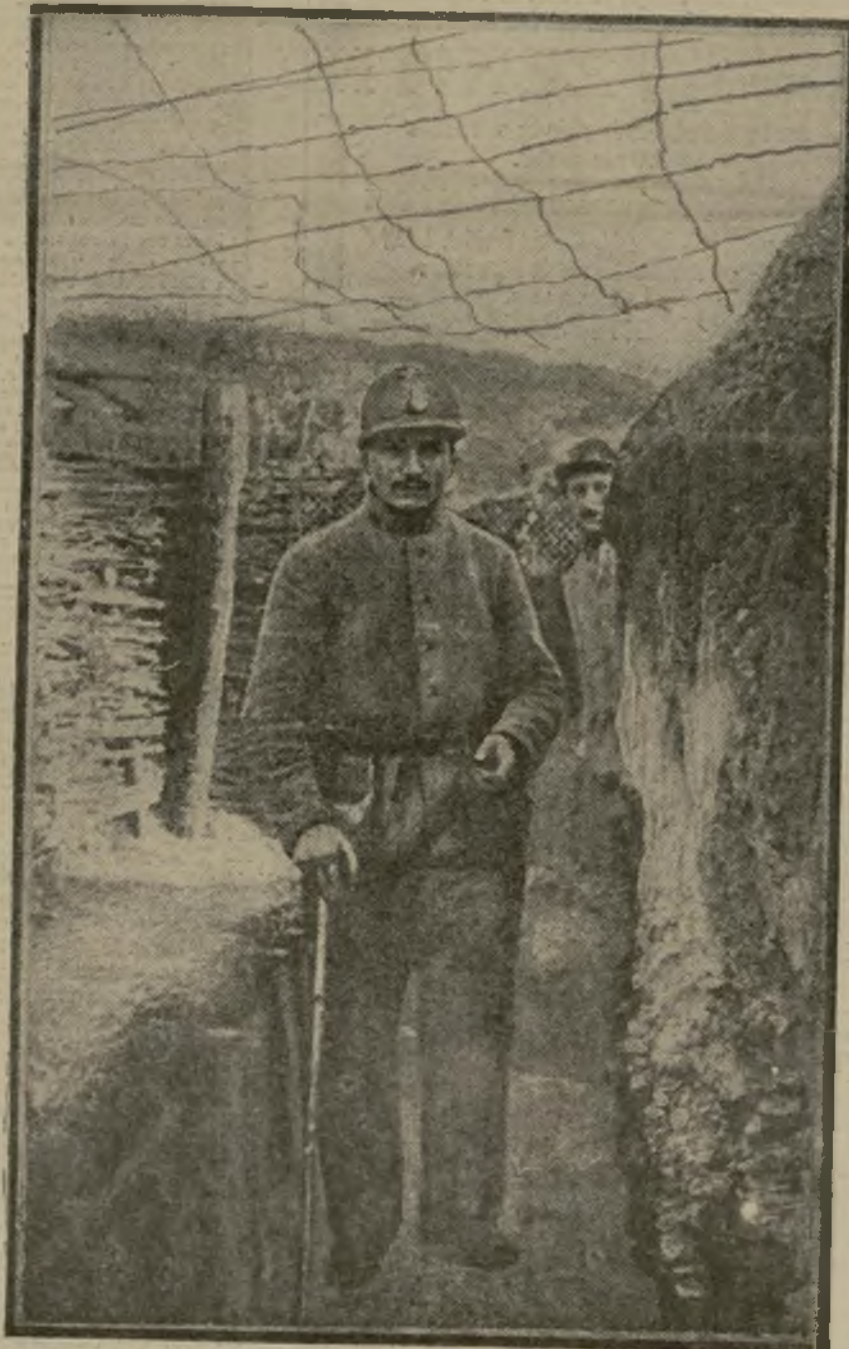
C'est avec beaucoup de difficultés que nos alliés anglais, tout d'abord, ont pu évacuer leurs blessés de Mésopotamie. Les conditions de la navigation sur le Tigre n'ont pas été l'un des moindres obstacles. Cependant, on a pu y utiliser — et aujourd'hui ce service est régulier — de petits transporteurs qui rendent les plus réels services, alors que les armées poursuivent avec une ténacité plus grande que jamais leur mouvement de jonction avec les troupes du général Townsend.

### Un dépôt de cigarettes pour les soldats blessés



Un habitant du village de Thornton (Angleterre) a placé près de sa propriété une boîte où l'on peut déposer des cigarettes pour les blessés. « L'honneur empêchera les autres d'y toucher », a-t-il précisé sur une pancarte adjointe.

### Pour diminuer les risques...



Un très grand nombre de nos tranchées ont été pourvues d'un treillage à larges mailles qui peut avoir pour effet d'atténuer dans une certaine mesure les effets de certains projectiles, en en brisant le choc direct.